53e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 2 9 JANVIER 1936

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en Théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

CHRONIQUE D'APOSTOLAT SOCIAL

SOMMAIRE

I. — Un merveilleux agent de restauration chrétienne : l'U. S. I. C. — 1. Les deux méthodes. — 2. La vocation de l'ingénieur. — 3. L'U. S. I. C. — 4. *Autour de l'U. S. I. C. :* Récollections, Cercles d'Etudes religieuses, Messes pascales, Escouades de catéchistes. — 5. L'Action catholique et les vocations laïques.
II. — L'esprit social a travers les revues. — *Vie Intellectuelle :* Conclusions de l'enquête sur les raisons actuelles de l'incroyance.
III. — Bibliographie. — 1. Lyautey : *Rôle social de l'officier.* — 2. Robert Garric : *Le message de Lyautey.* — 3. Edward Montier : *Jeunes chefs de file.* — 4. Chanoine Desgranges : *Le relèvement du moral français.* — 5. Chanoine Thellier de Poncheville : *L'Eglise sur le chantier social.* — 6. P. Rigaux, S. J. : *En face du problème social : est-il vrai que l'Eglise s'en désintéresse ?* — 7. Institut Pie XI : *La continuité pontificale.* — 8. E. Leriche, G. Le Marchand, Dr M. Boucher : *Où en sont les Assurances sociales ? Questions controversées à propos des Assurances sociales.* — 9. Pierre Jolly : *La mystique du Corporatisme.* — 10. *Le Corporatisme.* — 11. Raoul de Guntz : *L'organisation corporative et les professions libérales.* — 12. Georges Renard : *L'Institution.* — 13. Joseph Folliet : *La Morale internationale.* — 14. R. Lortal, P. S. S. : *Morale sociale générale.* — 15. Groupe lyonnais d'études médicales, philosophiques et biologiques : *Médecine et Education,* 2e Série. — 16. *La belle aventure de la Route.* — 17. Marie Georges-Ramain : *L'expérience maternelle et la vie.* — 18. Abbé Pélissier : *Pour la paix.* — 19. P. Plus, S. J. : *Aux catholiques militants : Rayonner le Christ.* — 20. P. du Passage, S. J. : *A reculons.* — 21. Daniel-Rops : *La misère et nous.*

§ I — Un merveilleux agent de restauration chrétienne : l'U S. I. C.

1. — Que nous soyons en plein désordre, et sans épithète parce que c'est vrai dans tous les domaines, il n'est besoin que d'ouvrir les yeux pour le voir. Tous en conviennent, mais l'accord se limite à la simple constatation du fait. Pour ne rien dire des révolutionnaires, les hommes d'ordre, — précisons : ceux qui se targuent d'être les *partisans de l'ordre,* — ne s'entendent pas du tout sur les moyens à prendre pour le ramener. Or, on l'a plus d'une fois observé, les rapprochements et aussi les oppositions sont ici beaucoup moins affaire de programme que *d'esprit.* En faut-il une preuve ? Monarchistes et républicains de toute obédience, s'ils sont sincères (et pourquoi ne le seraient-ils pas ?) doivent au moins les uns et les autres convenir que même rapprochés par une indignation qui leur semble commune, au fond ils ne sont pas d'accord. « Unis dans la protestation contre les désordres actuels, oui, c'est facile. Mais désunis dans le choix d'un ordre meilleur à instaurer demain, c'est inévitable[1]. » Ce qui conduisit à faire bloc des hommes qui se combattaient hier, c'est une certaine similitude d'esprit et aussi la faveur marquée de part et d'autre à une certaine méthode. Tous, ils veulent *faire vite :* les ennemis de « l'ordre établi » et ceux qui les mènent ne cesseront d'être dangereux que mis dans l'impossibilité de nuire ; après seulement il sera possible d'agir sur les âmes. La réforme devra premièrement être imposée du dehors.

Ce n'est pas à cette méthode que vont les préférences de l'Eglise, qui a toujours été pour la réforme par le dedans, qui au *dressage* a toujours préféré l'*éducation,* ne pouvant oublier que la douceur, la charité, la modération, la bienveillance, l'ardente sollicitude pour les petits ont toujours été au principe de sa puissance de rayonnement dans le monde, qui sait les âmes malades, la société aussi, parce que l'une et les autres sont en état de péché, mais qui veut rendre à l'une comme aux autres l'état de grâce. Et les deux tâches sont étroitement solidaires, car pour citer encore M. Thellier de Poncheville, « des âmes délabrées donneront toujours des mœurs publiques débraillées. » Le chrétien qui entend travailler comme tel à la rénovation de la société où il vit, ne fera jamais sienne la prière du pharisien : « Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes. » Il n'oublie pas, le Maître l'ayant dit, que tous les abandons, toutes les fautes, tous les crimes viennent du cœur des hommes : et il connaît son propre cœur. Il voit que les protagonistes de l'action rapide, énergique, ne semblent pas se soucier beaucoup de ce qu'il considère, lui, comme essentiel : et il s'en inquiète[2]. Veut-on un exemple?

[1] Thellier de Poncheville, *Les Jeunes et la politique,* p. 34.

[2] Ces lignes étaient écrites lorsque nous en avons trouvé sous la plume de M. Daniel-Rops une confirmation et une illustration qu'il nous a paru utile de retenir. « Je lis en ce moment l'intéressante enquête de M. Beau de Lomenie, dans la *Revue Hebdomadaire.* Elle m'inquiète singulièrement. Tous ceux qui ont répondu l'ont fait en politiciens. Quand ils ne se réfèrent pas purement et simplement à une formule parlementaire, quand ils envisagent des réformes comme seulement provisoires, ils pensent, de toute évidence, à une sorte de sous fascisme mal masqué, mal défini. Quelle absence d'idées ! Quel pragmatisme à la petite semaine ! Et c'est avec cela qu'on veut faire un *rassemblement national !...* Eh bien ! non. Nous sommes d'un avis exactement contraire. La France a besoin d'une doctrine. C'est bien joli de lui dire de travailler, mais cela ne résoud pas le problème

Céline Lhotte nous le fournissait l'autre jour en nous rapportant un petit fait divers fort instructif. Un jeune ami à elle, catholique de naissance et d'éducation, récemment enrôlé dans une organisation fort remuante, lui racontait un lundi matin ses exploits de la veille : « Je me bornai, poursuit la narratrice, à cette seule question : « Où as-tu été à la messe hier ? » Il me répondit tout étonné : « A la messe ? Mais nulle part. Est-ce que vous vous imaginez qu'on a eu le temps ?... Nous avons roulé toute la nuit et toute la matinée..., nous suivions la file des autres voitures, on n'avait pas une minute à perdre... D'ailleurs il faut vous dire que, tendus à l'avance vers notre réunion de l'après-midi, nous ne nous sommes même plus rappelé que c'était dimanche ! » Ne faudrait-il pas se demander de quelle qualité serait la foi du catholique assez accommodant pour ne pas s'alarmer devant une telle inconscience ? Car enfin, si la crise est dans l'homme, comme tous en conviennent aujourd'hui, y a-t-il tâche plus capitale que de reconstruire l'homme avec les vertus chrétiennes, et croit-on que c'en soit le moyen ? « On comprend que devant la menace d'une invasion matérialiste et antireligieuse, des hommes de cœur aient réagi en se groupant ; c'est assez naturel. » Et le cardinal Liénart qui le reconnaissait hier ne réprouvait pas ce réflexe naturel. Mais parlant à des chrétiens pour qui le dernier mot doit toujours rester au surnaturel, il les mettait en garde contre la tentation d'abandonner, pour ces formations toutes neuves, l'Action catholique, moins tumultueuse, mais où l'on ne confond pas l'agitation et l'action. « Le rôle essentiel de l'Action catholique est de refaire la société chrétienne. Notre devoir est de continuer à notre époque l'élaboration de cette civilisation basée sur la justice et la charité que l'Eglise a entrepris, depuis ses origines, d'établir et de développer sur la terre... L'Action catholique ne reniera jamais l'Evangile. Nous avons notre manière à nous de travailler au bien commun. Notre ambition est de rester en dehors et au-dessus des partis qui divisent et de travailler à gagner, pour leur bien, les âmes de tous nos frères [1]. »

Ce rappel de principes nous a paru nécessaire à la pleine intelligence et à l'exacte appréciation du travail de restauration chrétienne qui se poursuit autour de l'U. S. I. C. La précaution était d'autant moins superflue que sans cesse on reproche aux catholiques comme une espèce de désertion leur refus de participer à une agitation qu'ils n'approuvent pas, qu'ils croient stérile, sinon dangereuse. Reproche d'autant plus aisément admis par beaucoup de très braves gens que les moindres rassemblements de ceux qui pratiquent l'autre méthode sont chaque jour avidement saisis par l'information, copieusement illustrés, passionnément commentés, tandis qu'on parle à peine de temps en temps, et avec un détachement bien significatif, de tout ce qui se rattache à l'Action catholique. Ah ! l'effrayante responsabilité de la Presse lue par les catholiques ! Est-il étonnant que si peu d'intelligences résistent au martelage scientifique de la « machine à empêcher de penser » ? [1] Nos pères se seraient-ils trompés quand ils disaient : le bien ne fait pas de bruit, le bruit ne fait pas de bien ? Aurait-on encore changé tout cela ? Eh bien ! non : l'agitation d'aujourd'hui passera sans laisser davantage après elle que celle d'hier, que celle d'avant-hier ; on peut s'en rapporter à l'histoire, particulièrement à l'histoire de l'Eglise. Lyautey, qui s'y connaissait, sans doute, se défiait des redressements subits auxquels, malgré tant de cuisantes leçons, on a tant de peine à ne pas croire, chez nous : « Il y a des hommes supérieurs, il n'y a pas de sorciers... Mais la France, qui n'aime pas qu'on l'embête longtemps des mêmes sujets, les ministères et les parlementaires qui n'aiment pas les affaires et ne veulent pas d'histoires, exigent des sorciers, et c'est alors le triomphe des fumistes et des charlatans, des Boulanger et des autres, tandis que le succès n'est fait, à l'anglaise, qu'au prix de préparations lentes et de méthodes tenaces [2]. »

Ce qui compte et ce qui restera, ce sont les éléments authentiquement neufs, intrinsèquement chrétiens qui s'élaborent lentement, non sans peine ni sans mérite pour ceux qui y travaillent, au milieu de l'indifférence générale ; seuls ils pourront s'incorporer demain sans profanation à une chrétienté nouvelle. Nous en avons recensé et décrit un certain nombre déjà. Aurait-il été juste de ne pas leur associer l'*Union Sociale des Ingénieurs Catholiques,* ou plus brièvement l'U. S. I. C. ? Le lecteur jugera.

2. — Peut-être nous saura-t-il gré de lui présenter d'abord l'*Ingénieur,* personnage dont nul ne songe à nier l'importance, mais qui reste assez mystérieux à qui ne l'a pas approché. Au surplus, n'est-on pas exposé parfois à ne voir en lui que le technicien, à méconnaître le rôle social de l'ingénieur dont M. Georges Lamirand, qui est de la maison, a si bien mis en lumière l'importance ?

des antagonismes latents, ouvrier-paysan, consommateurs-producteurs, intermédiaires-acheteurs, Paris-province et quelques autres. Ce n'est pas sur un néant plus au moins paré d'oripeaux qu'on fera l'accord nécessaire. » (*Sept.*, 8 nov. 1935).

[1] Ces déclarations, faites devant l'assemblée de la F. N. C. de Lille, ont été reproduites dans la *Croix* du 29 octobre, dans la *Vie catholique* du 2 novembre. Le cardinal y ajoutait un rappel doctrinal motivé par certaines excitations en désaccord avec l'enseignement catholique sur le respect et l'obéissance dus aux pouvoirs établis : « L'Eglise, fidèle à sa doctrine, ne voit pas sans inquiétude les inconvénients que les faits ont révélés et dont vous sentez toute la gravité. L'autorité dans l'Etat appartient au Gouvernement ; en se substituant à lui, sous prétexte qu'il est faible, les citoyens risquent de l'affaiblir davantage. L'Eglise est loyale et invite toujours ses enfants à soutenir l'autorité légitime. De plus, en dressant l'un contre l'autre des fronts opposés, on s'expose à déchaîner la guerre civile, la pire de toutes. » De quelque part qu'on nous sollicite, catholiques, nous ne serons jamais des *factieux.*

[1] Qu'on veuille bien peser ce témoignage de Mgr Ruch rapporté au XVIII[e] Congrès des catholiques vosgiens par Mgr l'Evêque de Saint-Dié : « La presse est plus nécessaire *encore* que l'école, car elle fait l'opinion, elle est l'école des adultes. On ne peut rien contre nous, en Alsace, parce que nous avons des journaux catholiques nombreux, qui tirent à 30, 40, 60 mille exemplaires. On peut tout contre les catholiques de l'intérieur, parce qu'ils n'ont pas de presse » Et il ajoutait en souriant : « Quand je serai vieux et que je n'aurai plus beaucoup de forces, je les emploierai à parcourir la France pour crier cela ! » (*Le Foyer Vosgien,* 3 nov. 1935).

[2] *Lettres du Tonkin et de Madagascar,* p. 513.

« Socialement, l'Ingénieur est l'agent de liaison entre le Capital et le Travail. Les uns lui prêtent leur argent pour le faire rapporter, les autres leur force pour gagner leur pain quotidien. En conciliant ces deux énergies, il doit *produire*. Hélas, ces intérêts se heurtent trop souvent et leur opposition fait tout le délicat de la tâche du Chef d'Industrie. Surveillé par les uns qui aspirent à de gros dividendes, harcelé par les autres qui veulent des salaires élevés, il peut difficilement contenter tout le monde. Pour obtenir une bonne production, il faut des machines perfectionnées, bien adaptées à la fabrication, il faut aussi des ouvriers parfaitement conduits : l'Ingénieur doit être à la fois un *technicien* et un *chef* [1] ».

On comprend après cela qu'un professeur de l'Ecole Centrale passionnément épris de son métier ait pu dire un jour à ses élèves, parlant de leur carrière : « Vous avez choisi la plus terrible, et vous ignorez l'enfer qui vous attend ; mais c'est aussi la plus belle, car, par l'âpreté de ses luttes, elle donne, dans le succès, les satisfactions les plus profondes. »

Dans le succès : mais il faut l'acheter et il se paie toujours chèrement. Est-il étonnant que certains le jugent simplement impossible ? Ils se trompent; et leur erreur est d'ordre psychologique. Nous retrouvons ici sur un autre terrain les deux méthodes dont nous parlions en commençant. Mais plutôt écoutons encore M. Lamirand :

« Certains se durcissent le cœur et sont sans pitié. Leur méthode réussit parfois. Elle convient aux races naturellement disciplinées comme les Allemands. Chez nous, il faut la bannir. Il y a du chevaleresque au fond de chaque Français et nous répugnons à l'autorité brutale. Un ordre donné sèchement sera exécuté à contre-cœur ; formulé avec énergie, mais avec politesse, il sera toujours le bienvenu. Pour se faire obéir dans l'Industrie, le moyen le plus sûr, le plus doux, le plus simple, mais aussi le plus rare : c'est la *sympathie* [2]... Heureux le Chef qui la fait naître dans le cœur de ses hommes !... Quelle joie lorsqu'il obtient de son personnel l'exécution d'un travail particulièrement dur, par ces simples mots : « Faites-le pour moi ! »

Ou nous nous trompons fort, ou ces quelques citations disent déjà que nous nous trouvons en face d'une de ces carrières pour lesquelles le mot *métier* ne suffit plus, où l'on peut en toute propriété de termes parler de *vocation*. Alors on n'est plus étonné d'entendre l'aîné tenir à ceux qui montent pour assurer la relève un langage comme celui-ci : « Jeunes gens qui prenez inconsciemment le chemin des ateliers, comprenez vous maintenant ce qui vous attend ? Mesurez bien vos forces ; vous donneront-elles l'énergie qu'on vient de vous montrer ? Si non, arrêtez-vous ; d'autres routes vous seront plus propices. Si oui, écoutez encore votre cœur. Est-il le tabernacle d'une grande charité, capable de donner le meilleur de vous-mêmes, conscients de ne rien recevoir, le plus souvent, en échange ? »

Et quelle magnifique résonnance chrétienne dans ces lignes qui veulent traduire la nécessité pour l'Ingénieur d'allier toujours dans sa conduite la bonté du cœur à la justice du commandement :

« Ces ouvriers, ne sont-ils pas des hommes comme vous ? N'êtes-vous pas moralement le Père de cette grande famille qui gagne son pain sous votre conduite ? Ne sentez vous pas que vous devez être bons pour eux ? Non pas de cette bonté qui veut ignorer la faute, car vous serez avant tout le Chef; mais d'une bonté qui derrière la faute cherche le coupable, le blâme par nécessité, puis l'aide à réparer. Bonté qui, tout en gardant les distances, rapproche les cœurs. L'Ingénieur agit en chef vis-à-vis de l'Ouvrier ; mais en homme vis-à-vis de l'homme. »

Il semble difficile, après cela, d'exagérer l'importance du rôle bien compris de l'ingénieur. Il occupe une position maîtresse non seulement dans l'Industrie, mais aussi, et c'est encore plus important, dans la Société. « Représentant des classes bourgeoises auprès du peuple, il défend aussi bien le Travail devant le Capital que le Capital devant le Travail. Le sort de l'un et de l'autre dépend de son adresse. Ce n'est pas trop de dire que la quiétude d'une Nation est faite, en grande partie, du doigté de ses ingénieurs. » L'auteur a trop de sagesse, trop d'expérience aussi pour ne pas savoir qu'il est à toutes les règles des exceptions, que d'autres facteurs interviennent ici sous l'influence desquels les meilleurs procédés sont parfois inefficaces, les meilleures méthodes inopérantes : et il ne fait aucune difficulté d'en convenir. Mais croyons-le quand il nous dit : « Il existe des Usines et de grandes Usines *qui n'ont jamais connu une heure de grève*. Il en est d'autres où chaque année se produit un mouvement révolutionnaire. Si vous en cherchez la cause, vous la trouverez dans l'esprit de direction des unes et des autres. Ici, c'est une énergie brutale ou une mollesse apeurée ; là c'est un commandement ferme, mais bienveillant. »

Décidément cela vaut bien la peine de s'occuper des ingénieurs. L'a-t-on fait et l'a-t-on bien fait ?

3. — L'U. S. I. C. [1] se définit : *un syndicat d'ingénieurs groupés entre catholiques en vue de veiller à leurs intérêts professionnels, qu'ils ne séparent pas de leurs devoirs moraux et sociaux.* Tous les termes de la définition ont été soigneusement choisis et méritent par cela même d'être expliqués.

L'U. S. I. C. étant un syndicat professionnel n'est donc ni une pieuse confrérie, ni un organisme d'Action catholique. De ces derniers, avec lesquels on pourrait être tenté de le confondre, le syndicat se distingue : par sa fin propre et directe qui, pour être subordonnée aux fins supérieures de l'ordre religieux et moral, n'en est pas moins d'ordre économique ; par son programme, limité à ce qui regarde la défense des intérêts légitimes de ses membres ; par son recrutement très homogène parce que déterminé ; par une dépendance moins étroite de la hiérarchie. Pourtant ce syndicat n'accepte en son sein que des catholiques ; se gardant bien de condamner ce qui se fait ailleurs, sans doute pour de bonnes raisons, on estime que pour s'être placé hardiment et nettement sur le

[1] *La Vocation de l'Ingénieur*, article de la *Revue des Jeunes*.

[2] Un de nos chefs de la Grande Guerre n'a-t-il pas dit dans le même sens : « Le soldat français obéit par amitié » ?

[1] Services généraux, Secrétariat central permanent avec bibliothèque et salle de travail, 18, rue de Varenne, Paris 7e. — Que le R. P. Pupey-Girard veuille bien trouver ici un merci cordial pour son aimable accueil et la communication des documents qui ont rendu possible cette étude.

terrain catholique, le groupement présente une unité de pensées sur toutes les questions capitales, un esprit de charité dans les relations, une facilité pour traiter les sujets les plus délicats qui rendent les discussions agréables et fructueuses. Enfin précisément parce que catholiques, les syndiqués n'entendent pas séparer leurs intérêts de leurs devoirs : ce n'est pas à l'U. S. I. C. qu'on pense pouvoir être catholique seulement le dimanche ou à l'église, n'importe quoi le reste du temps et ailleurs.

L'action sociale de l'U. S. I. C. mérite naturellement une mention spéciale. Dans une lettre d'une très haute élévation et qui reste après 17 ans d'une étonnante actualité, M. Albert Liouville, alors vice-président, aujourd'hui président de l'U. S. I. C. la précisait ainsi :

« Un ingénieur ne doit pas se contenter de connaître les propriétés des corps et le fonctionnement des machines, il doit aussi savoir manier les hommes, tâche délicate et importante entre toutes, qui engage sa conscience et dont dépend, dans une large mesure, la prospérité de l'entreprise à laquelle il se dévoue. Tout le monde paraît convaincu que nous allons être les témoins de profonds changements sociaux ; les uns l'affirment sur un ton résigné, les autres avec de grands espoirs plus ou moins chimériques. Assisterons-nous les bras croisés à cette révolution, nous laissant entraîner dans le formidable courant, sans chercher un peu à diriger notre barque ?... Nous qui sommes des ingénieurs, connaissant les aspirations, les besoins, j'ajouterai les défauts de la classe ouvrière, capables d'apprécier les conséquences économiques de telle ou telle mesure, nous qui sommes en même temps des catholiques et qui avons pour nous guider une morale éternelle et divine, serions-nous seuls à rester muets ? Ce serait une indifférence coupable. »

Est-il besoin de souligner la noblesse d'une telle déclaration, qui jette un jour si favorable sur le groupement capable de l'entendre et de l'apprécier ?

Si des programmes nous passons aux réalisations qui en découlent directement (nous en signalerons bientôt qui les débordent), nous en trouvons de deux sortes. — Sur le plan professionnel, ce sont tous les services d'un syndicat bien conçu, bien organisé, très vivant : placement, contrats de travail de l'ingénieur, assurances et retraites, prêts d'honneur, consultations, interventions auprès des Pouvoirs Publics, par exemple pour la protection du titre d'ingénieur, des inventeurs salariés, etc. — Parallèlement se poursuit sur le plan social une œuvre d'éducation d'autant plus féconde que les élèves ingénieurs y sont intéressés au titre de membres stagiaires. Et c'est une excellente marque du sens pratique de l'U. S. I. C. qu'on y ait compris la nécessité de commencer dès l'école la formation sociale des ingénieurs ; car plus tard le temps manque, les occupations professionnelles absorbent l'homme tout entier, et il se trouve un jour brutalement placé en face de problèmes délicats sans posséder le sens social qui lui serait nécessaire. Au reste, n'en pourrait-on pas dire autant de bien d'autres carrières ou situations ? Et croit-on qu'une intelligence avide d'apprendre, non encore déformée par les partis-pris plus ou moins servilement acceptés, unie à une droiture naturelle que n'ont pas encore eu le temps de fausser les détestables pratiques courantes d'une société sans foi ni loi, ne puisse pas beaucoup profiter à l'étude sérieuse, objective, de problèmes comme ceux-ci : l'habitation ouvrière, le socialisme et le capitalisme, la femme dans l'industrie, la famille et le travail, l'esprit de collaboration... ? On le voit, l'U. S. I. C ne se contente pas de recruter hâtivement des hommes avec le dessein de faire vite et de présenter aux jours de manifestations ou de parade des effectifs impressionnants. Elle est plus exigeante, sachant qu'il y faut mettre le prix si l'on veut faire œuvre utile et qui dure. Ce qui ne l'a pas empêchée de constituer déjà une phalange sur laquelle nous pouvons compter, avec laquelle d'autres doivent compter.

L'U. S. I. C. fut fondée en octobre 1892, avec un groupe d'élèves de l'Ecole Centrale, au cours d'une Retraite fermée, par le P. Pupey-Girard aidé par le P. Tournade. Des Centraux anciens, prévenus, s'y joignaient aussitôt pour constituer l'*Union d'Ingénieurs Catholiques* (U. I. C.).

En 1902 l'Union devint un syndicat, uniquement composé de Centraux. Mais en 1905 on adopta la forme actuelle en ouvrant les rangs aux ingénieurs de toutes Ecoles régulièrement diplômés, et l'Union prit le titre d'*Union Sociale d'Ingénieurs Catholiques* (U. S. I. C.). Le P. Pupey-Girard en est encore aujourd'hui l'Aumônier-Conseil général, secondé par les Aumôniers-Conseils des Sections régionales.

L'Union était arrivée à 1.200 membres en 1914 : chiffre déjà fort appréciable, eu égard à la qualité des hommes. Or elle compte (novembre 1935) 8.900 ingénieurs et 800 stagiaires, élèves, syndiqués de demain. Depuis plusieurs années l'effectif s'accroît régulièrement de 400 à 500 membres par an. Les sections de province sont actuellement 52 et il existe des groupes de stagiaires dans toutes les écoles d'ingénieurs.

A propos de l'action professionnelle, nous avons incidemment dit un mot des interventions efficaces de l'U. S. I. C. auprès des Pouvoirs Publics. Voici un autre témoignage de son dynamisme discret, mais bienfaisant. Tandis que d'autres organismes s'autorisent de la corruption des âmes et de la déchéance des institutions pour se braquer en une opposition stérile ou du moins s'enfermer dans une abstention hargneuse, l'U. S. I. C. estime que les ingénieurs catholiques individuellement et leur syndicat collectivement doivent à leur idéal commun d'apporter complètement et sans arrière-pensée leur collaboration à toute tâche utile : leur politique est celle de la présence. Aussi lorsqu'en 1930 les 50.000 ingénieurs français, conscients de leur force et résolus à la faire respecter, se groupèrent en une *Fédération des Associations, Sociétés et Syndicats français d'ingénieurs*, l'U. S. I. C. y adhéra en bloc. Or, il se trouva qu'elle fut au sein de la *Fédération* le groupe le plus nombreux de forme syndicale, et inférieure seulement à une ou deux Associations amicales ; la valeur personnelle s'y ajoutant, on ne saurait s'étonner que la confiance du Comité directeur ait contraint l'an dernier M. Albert Liouville à joindre à son titre de président de l'U. S. I. C. celui de président de toute la *Fédération* des ingénieurs français. Mais en même temps que la reconnaissance des mérites personnels

d'un homme, ne faut-il pas voir ici la preuve de l'excellence de la méthode ? C'est, aussi bien, celle de l'Evangile, la méthode du ferment dans la pâte. Notre situation ne serait-elle pas meilleure si les avocats, les médecins, les fonctionnaires, les financiers, les agriculteurs, les commerçants, les patrons et les ouvriers de France, organisés comme les ingénieurs, collaboraient tous ensemble cordialement au salut du pays ? Ne récriminons plus, puisqu'on s'y remet enfin.

4. — C'en serait assez sans doute pour assurer à l'U. S. I. C. toute la sympathie du clergé et des catholiques de France, et nous pourrions en rester là si, même en ces Chroniques, les préoccupations sociales ne le cédaient à d'autres plus fondamentales encore. Il nous reste à présenter une gerbe d'œuvres du plus haut intérêt, entièrement autonomes, qui tout ensemble traduisent et entretiennent la vie spirituelle des ingénieurs catholiques, créant une zone d'influence bienfaisante « *autour de l'U. S. I. C.* » Car à l'U. S. I. C. on estime qu'il ne suffit pas d'avoir l'étiquette catholique et d'assister aux cérémonies religieuses. Née d'une retraite fermée, l'U. S. I. C. en s'étendant à tous les milieux d'ingénieurs y a généralisé la connaissance et la pratique des *exercices spirituels* [1]. Il existe aujourd'hui, dans la plupart des Ecoles, des groupes d'anciens retraitants qui propagent partout dans les milieux scientifiques l'esprit de foi profonde qui les anime : leur principe est en effet que l'action apostolique de l'homme donne un rendement maximum dans le milieu professionnel où il vit, que l'apostolat le plus fécond est celui du camarade sur le camarade ; c'est la méthode préconisée dans *Quadragesimo anno* qu'on applique à l'U. S. I. C. depuis vingt ans.

Parallèlement aux Cercles d'Etudes sociales dont nous avons parlé, il existe aussi des *Cercles d'Etudes religieuses* semi-mensuels, ouverts à ceux qui veulent approfondir les bases spirituelles de leur action par le moyen d'une formation religieuse plus poussée. Voici la physionomie d'une de ces réunions :

« Soixante camarades à peu près sont là. Ils ont invoqué le Sacré Cœur. Puis l'un d'eux a pris l'Evangile. Il lit un passage et sous le regard du divin Crucifié chacun dit avec simplicité ce que l'Ecriture lui suggère. Ce sont les enseignements de Jésus, les miracles de sa vie, les incompréhensions des apôtres ou les souffrances de la Passion. Et les commentaires approfondissent le texte, analysent son sens littéral ou symbolique, dégagent ses enseignements, précisent l'application à notre temps, notre état, nos mœurs. Surtout ils font ressortir, de ces mots pleins de sens qu'on ne comprend qu'à force de les méditer vingt fois et vingt fois encore, l'inépuisable amour de Notre-Seigneur pour les hommes et la certitude de sa présence mêlée au plus intime de nos sentiments et de nos pensées. Ce ne sont pas, en général, des considérations de savante exégèse : bien plutôt un cœur à cœur où l'on pense et parle simplement des choses du Bon Dieu. L'Evangile nous enseigne que là où plusieurs sont assemblés au nom de Jésus et pour parler de Lui, Il est au milieu d'eux. A ces réunions c'est vraiment Lui qui préside, et les Camarades sont tentés de dire en sortant, comme les disciples d'Emmaüs : Notre cœur ne brûlait-il pas en nous lorsqu'Il nous parlait et nous expliquait les Ecritures ? Après une demi-heure de cette méditation en commun, chacun donne des nouvelles des camarades qui sont au loin et inscrit les intentions spéciales qu'il recommande aux prières communes. Puis l'un des membres fait un exposé sur quelque point d'histoire religieuse, de morale ou de doctrine, suivi d'échanges de vues entre tous les assistants. Finalement une prière en commun et le groupe se disperse. Mais il reste en chacun une *force*. Celui qui était venu l'âme pleine de tristesse s'en va consolé. Le découragé a pris une énergie nouvelle. La ferveur est revenue à qui laissait s'assoupir sa vie intérieure. »

Est-il besoin d'ajouter, après cela, que l'ancien retraitant fidèle aux réunions du Cercle ne peut plus faire en sa vie deux parts dont une seule, la moindre, appartiendrait à Dieu ? D'où l'enthousiasme extraordinaire avec lequel, depuis la guerre, les jeunes étudiants des Ecoles scientifiques se sont donnés aux choses de Dieu. Quoi d'étonnant si l'on trouve ces ingénieurs partout où l'on peut se dévouer, s'ils apportent partout ce caractère nettement surnaturel qui pénètre et vivifie tant d'œuvres où collaborent les ressortissants de l'U. S. I. C. ?

La plus connue de toutes ces œuvres est sans doute celle des *Messes de communion pascale*. Elle remonte à 1913. Le geste de ces 128 Polytechniciens qui s'y groupèrent pour la première fois eut une portée qu'ils ne pouvaient pas soupçonner. Aujourd'hui, en effet, un peu partout en France on compte plus de 130 messes pascales pour lesquelles des convocations sont lancées par un nombre toujours croissant de signataires, Elèves et Antiques. Retenons seulement les chiffres de 1935 : on totalisait 17 343 signataires en mars, auxquels vinrent s'ajouter par la suite 234 nouveaux inscrits [1]. Ils se décomposaient ainsi : Centraux 3.778, Polytechniciens 3.678, Arts et Métiers 1.802, le reste se répartissant entre 19 autres écoles. Quant à l'assistance à ces messes, elle dépassait 1.100 pour les Centraux à Notre-Dame de Paris, ainsi que pour les Polytechniciens à St-Etienne-du-Mont. Parlant ailleurs de la situation religieuse des milieux estudiantins, nous avons noté que les Grandes Ecoles scientifiques, notamment Centrale et Polytechnique, présentent une proportion exceptionnellement forte d'excellents catholiques : on en voit ici la raison. Or l'exemple du bien, tout au moins quand il est de loyale qualité, est aussi contagieux. En 1935 pour la première fois, les Etudiants en Droit et en

[1] Voici quelques chiffres : on trouve pour l'année 1934 dans les groupes ressortissant immédiatement du Centre U. S. I. C. : 575 participants aux retraites fermées de trois jours et 591 aux journées de récollection spirituelle. Pour prendre l'exemple d'une Ecole, Centrale, on constate que 92 élèves ont fait une retraite de trois jours avant la rentrée. A l'Ecole, sur 780 élèves, 526 sont inscrits stagiaires de l'U. S. I. C. Chaque premier vendredi du mois 200 élèves environ communient ensemble à St-Nicolas-des-Champs, paroisse de l'Ecole.

[1] On le voit par le simple rapprochement des chiffres, l'U. S. I. C. ne groupe pas la totalité des ingénieurs catholiques. Certains ne la connaissent pas encore assez ; d'autres hésitent pour divers motifs, idées sociales différentes, cotisation trop onéreuse pour leur budget... Il va sans dire que peu à peu les signataires des Memento pascal viennent à l'U. S. I. C.

Lettres à l'Université d'Aix-en-Provence ont lancé à leurs camarades une invitation pascale revêtue de 278 signatures : geste aussitôt repris par leurs camarades de Marseille. Il est permis d'espérer que le mouvement ne s'arrêtera pas là et d'en augurer grand bien pour un assez proche avenir. De combien de « retours » heureux ont été déjà l'occasion, pour ne pas dire la cause, ces messes pascales auxquelles on ne serait pas allé sans l'invitation, discrète certes, mais si cordiale d'un ami !

Moins connue, l'*Œuvre des Hommes Catéchistes*[1] est cependant, si l'on y prend garde, plus touchante et plus suggestive encore. Il est bien entendu que le geste du pascalisant est libre : on ne communie pas, on ne se confesse pas qu'on ne le veuille. Pourtant nul doute qu'un grand souffle, qu'on ne peut pas ne pas sentir passer, n'y aide, que l'entraînement de la camaraderie ne puisse beaucoup pour vaincre une apathie ou des répugnances d'ailleurs déraisonnables. Et puis... Pâques n'arrive qu'une fois l'an. — Mais qu'on s'arrête un instant à penser au dur effort fourni toute la semaine par les élèves de nos Grandes Ecoles, aux veilles prolongées souvent jusqu'à minuit ou 2 h du matin, à la discipline de l'internat qui ne laisse disponible à beaucoup que le mercredi soir ou le dimanche... D'autres s'en autorisent pour s'amuser : les catholiques se détendront en se dévouant pour obéir à la grande loi de charité. Il y a, à Paris même ou en banlieue, des vicaires surchargés : 5 millions d'âmes pour 1.400 prêtres ; et en province 12.000 paroisses sans prêtres. « Nos écoles communales comptent 6.000 enfants, écrivait un jeune vicaire, ancien élève de Centrale, en demandant du secours à ses successeurs sur les bancs de l'Ecole. Nous en atteignons 1.500. » Et les renforts arrivent, organisés en *Escouades de Catéchistes*. Le « chargé de Caté » qui les a recrutés ne leur a-t-il pas, avec beaucoup d'à-propos, représenté tout ce que gagnerait à ce... sport leur formation personnelle ?

« Tu y apprendras à tenir en main les gosses sans avoir aucune sanction contre eux, par la seule force de ta volonté. Ça t'apprendra à manier les hommes. A travers eux tu connaîtras la famille ouvrière. A travers leurs âmes tu verras jouer les réalités surnaturelles. Et leurs impitoyables réactions souligneront cruellement à tes yeux tes défauts de caractère... L'action la plus profonde et la plus puissante que tu puisses avoir pour le pays, c'est *sûrement* celle du Caté... »

Voilà qui est parlé chrétien. — Et pratiquement ?

« L'heure de la Messe est sonnée. Voici des arrivants. Ce sont des Polytechniciens à l'uniforme vite connu, des Centraux, des Mineurs... en qui se découvre bientôt le futur chef d'usine. Ils entrent : des enfants remplissent l'église. Ils se placent au milieu d'eux, les surveillent pendant l'office, les aidant à suivre leurs prières sur leurs livres et à chanter. Puis au moment de la Communion ils s'avancent simplement, sans forfanterie, jusqu'à la Sainte Table... Croyez-vous que ce spectacle renouvelé chaque dimanche devant des milliers d'enfants, de jeunes gens et de parents, n'est pas la plus éloquente prédication et la plus ferme réplique aux calomnies et aux insultes de nos adversaires ? »

Après la messe, une tasse de café au presbytère, et au travail..., qui varie suivant les nécessités des lieux et les directives du clergé paroissial. Ici c'est dans une chapelle en bois où deux grands poêles allumés nuit et jour n'empêchent pas le thermomètre de rester à des niveaux inquiétants, le catéchisme des petits garçons de première année : explication, récitation, prière Ailleurs l'Escouade se divise en deux, une moitié s'occupant des bambins qui ne savent pas lire. A Montesson, des Polytechniciens ont fondé un nouveau centre religieux ; au lotissement du « Maroc », dans un vrai bled au-delà de Saint-Denis, c'est un mineur, Bernard Lacretelle, mort depuis novice jésuite, qui a fait œuvre d'authentique missionnaire en achevant de ses mains la première chapelle de bois. Dans certains centres on peut avoir un cycle complet d'enseignement portant sur 3 années ; ailleurs le cadre est beaucoup plus souple, et les jeux de plein air avant ou après la séance sont nécessaires pour apprivoiser les catéchumènes. Parfois c'est à des jeunes gens de leur âge que les catéchistes vont, pour prier avec eux et découvrir ensemble les leçons cachées sous la lettre de l'Evangile. L'objectif est toujours le même ; les moyens varient à l'infini.

Evidemment c'est très beau... de loin, et ce serait facile une fois en passant. Mais on est averti, mis en garde. « Tu recommenceras tous les dimanches que Dieu fait. Peut être en auras tu « marre » un beau jour. Ne lâche pas. Tiens le coup. En juin tu goûteras la joie de voir TES gosses faire, grâce à ton escouade, une bonne Première Communion. Surtout, tu t'apercevras un beau jour que tu es chrétien, autrement que jadis : plus fortement, plus joyeusement. Le premier bénéficiaire de ton action, aux Escouades, ça'ura été toi. Ce jour-là tu remercieras Dieu. Et tu n'auras pas envie de lâcher. »

Ils sont ainsi quelque 140 aux Escouades. Depuis une dizaine d'années, plus de 800 élèves des Grandes Ecoles ont été, pendant leurs études, catéchistes dans les Escouades parisiennes. Ces anciens catéchistes, dispersés maintenant à travers la France, sont prêts, pour la plupart, à poursuivre en province l'apostolat commencé à Paris. Il est utile qu'on le sache. D'abord sans doute pour utiliser d'admirables dévouements auxquels on trouvera sans peine un emploi. Et puis aussi, car il faut le redire, pour empêcher qu'on se méprenne de la façon la plus navrante sur la meilleure manière de servir.

5. — Car, n'est-ce pas ? selon le principe de Foch et sa méthode habituelle, il faut se demander avant toutes choses : *De quoi s'agit-il ?* Que de temps perdu, que de forces gâchées, que d'espérances lamentablement déçues parce qu'on n'a pas eu le temps ou plutôt pris la peine de regarder la carte avant de partir ! Le « pragmatisme à la petite semaine » raillé par Daniel Rops serait une mauvaise plaisanterie, s'il n'était une lourde faute, et terriblement dangereuse. Pas de salut possible, en quelque sens que ce soit, sans un retour très simple, très franc, à l'Evangile, vraie

[1] M. Prouvé-Drouot, l'initiateur de cette œuvre admirable, en a raconté les laborieux débuts dans une très intéressante causerie faite à bord du *Campana* au retour du Congrès eucharistique de Buenos-Ayres. Le texte en a été publié en brochure chez Bloud et Gay.

révolution spirituelle. Quelques-uns s'imaginent encore que l'appel à l'Action catholique est une nouveauté plus ou moins de saison. Qu'on nous permette de reproduire ici une page saisissante de Mgr Dupanloup rappelée récemment par Mgr Dutoit; écrite à la veille du Concile du Vatican, elle paraît dater d'hier :

« Je me suis servi du mot révolution, pour caractériser nettement et énergiquement la transformation qui est à faire. Ce mot d'ailleurs n'a pas sous ma plume un sens suspect, vous le comprenez : ce qu'il signifie n'est pas même une nouveauté : c'est simplement le retour à ce qu'il y a de plus ancien et de plus élémentaire dans l'apostolat; c'est l'adaptation du ministère ecclésiastique aux circonstances et aux besoins particuliers du temps où l'on est, et pas autre chose. Le ministère, dans l'Eglise, commença par être principalement apostolique. Plus tard il devint pastoral. Aujourd'hui il faut qu'il redevienne apostolique au moins autant que pastoral. C'est toujours le même ministère, mais s'adaptant aux différents besoins de l'Eglise. Au commencement, en effet, quand tout était à conquérir, le ministère ecclésiastique dut s'organiser naturellement pour la conquête, pour l'apostolat. Puis après que tout fut conquis, le ministère dut se modifier, et, sans abandonner l'apostolat, s'organiser plus généralement pour la conservation par le ministère pastoral, dans la belle et grande institution des paroisses, lesquelles, en ces siècles de foi et de piété, apparaissent comme autant de bergeries où les pasteurs gardent et nourrissent tranquillement les brebis que l'apostolat leur a données. Mais aujourd'hui qu'une partie si considérable de ce qui avait été conquis est perdu de nouveau et a besoin d'être regagné, n'est-il pas de la dernière évidence qu'une transformation nouvelle du saint ministère est devenue nécessaire; que l'apostolat, dans le ministère pastoral lui même, doit reprendre une part incomparablement plus large; que le zèle de conquérir y doit être au moins à l'égal du soin de conserver, et qu'il faut enfin travailler hors du bercail autant et plus peut-être que dedans ? Eh bien ! c'est cette importante modification du saint ministère, absolument indispensable, tout à fait urgente, pour satisfaire aux nécessités actuelles de l'Eglise en France, en Europe et dans le monde entier, qui commence et tend à se faire, mais qui n'est pas faite encore, il s'en faut de beaucoup; et de là vient l'état de malaise, de faiblesse dans lequel nous sommes, et qui font de notre temps comme une époque de crise et de douloureuse transition, entre un passé qui n'est plus, qui nous a légué une pratique et des habitudes de ministère pastoral tout à fait insuffisantes pour les besoins nouveaux, et un avenir pour lequel nos moyens d'action ne sont pas encore organisés. Voilà le malheur et la lacune de la situation présente : non, il n'y a plus de proportion aujourd'hui entre les besoins et les secours; et le ministère ecclésiastique s'exerce et fonctionne de telle sorte, qu'une immense partie de la société demeure tout à fait en dehors de son action. Puisse, et Dieu veuille nous en faire la grâce, puisse le futur concile se préoccuper surtout de cette grave et profonde nécessité des temps actuels, jeter les bases, tracer au moins les grandes lignes de l'apostolat catholique nouveau, non de l'apostolat chez les peuples encore infidèles, ce qui est à faire là est connu, mais de l'apostolat au sein des nations chrétiennes elles-mêmes, pour y retenir le christianisme qui s'en va, et y ressusciter la foi et la piété qui s'éteignent [1]. »

[1] *Dupanloup*, p. 538.

Il n'est plus question de concile, pour l'instant du moins, et ce n'est pas à nous qu'il appartient de juger si la réunion en est opportune, nécessaire, possible. Quoi qu'il en soit, sur le problème qui nous occupe, on peut dire que la lumière est faite. Il s'agit pour nous, non pas de sortir du bercail aux 99 brebis pour ramener la centième égarée, mais quelquefois de laisser la centième pour aller à la recherche de 99 autres. Nous n'y suffirons pas, c'est clair. Alors où sont les hommes de bonne volonté ? Il y en a. Ce qui s'est fait dans le milieu *Ingénieur* peut se faire ailleurs, partout. Les ingénieurs seraient comme les autres sans un P. Pupey-Girard, un P. Tournade; les autres seront comme eux quand on se sera pareillement occupé d'eux. Nous n'en voulons pour preuve que les 100 000 jocistes de Bruxelles, les 4.000 jacistes de Tours..., et nous donnons hardiment rendez-vous dans vingt ans à leurs contempteurs d'aujourd'hui, espérant bien que les maladresses de ceux-ci ne provoqueront pas d'ici-là des catastrophes. Car ce n'est pas Dieu qui est avare de ses grâces de vocation, mais les hommes qui maladroits, infidèles, les laissent mourir ou les étouffent. Et peut-être nous-mêmes avons-nous à nous demander si certaine timidité mal dominée ne nous a pas fait ressembler parfois aux Apôtres lorsque le Maître leur reprochait d'être des hommes de peu de foi ? Alors, lisons et faisons lire ces lignes émouvantes de M. Georges Lamirand, qu'on dirait écrites tout exprès pour servir de conclusion à une étude sur l'U. S. I. C. :

« Je connais deux amis, unis depuis l'adolescence par un immense amour pour l'humanité laborieuse. L'un est Prêtre, l'autre Ingénieur. Un soir d'automne ils goûtaient ensemble dans une douce causerie, la joie calme et profonde que met en nos cœurs le soleil couchant. Devant eux la même lumière mauve unissait l'Usine endormie et la Cité ouvrière d'où montaient des rumeurs familiales. Ils se disaient la joie d'être, chacun à sa manière, les apôtres de la Paix sociale. L'ingénieur mettait tant d'ardeur à parler de sa *mission* que son ami s'écria : — Mais c'est un Prêtre que tu aurais dû faire ! Comment n'en as-tu jamais entendu l'appel ? — Et l'autre de répondre : — Appelé, je l'ai été comme toi : mais vers une route différente. J'ai senti, moi aussi, cette attraction irrésistible contre laquelle on ne peut rien. J'étais né pour être Ingénieur, pas pour autre chose; c'est pourquoi, sans doute, même aux instants les plus durs, je me sens pleinement heureux. — Les deux amis se turent et le même hymne de reconnaissance monta de leur cœur vers Dieu... vers Dieu qui avait illuminé leur vie de cette grâce si rare, si forte et si consolante : *la Vocation*. »

§ II. — L'esprit social à travers les revues

Le moment est venu de tenir notre promesse d'exposer succinctement à nos lecteurs les conclusions de l'enquête de la *Vie Intellectuelle* sur les raisons actuelles de l'incroyance : ayant en mains les pièces principales de l'enquête, les témoignages les plus importants, ils aimeront en posséder aussi le point final. Ces conclusions ont été présentées, en deux tableaux qui font diptyque, par un des hommes qui se dévouent le plus à l'Action catholique, M. le colonel Roullet, et un théologien le P. Congar, O. P. [1].

[1] *Vie Intellectuelle*, 25 juin et 25 juillet 1935.

L'un et l'autre le font avec une réserve, une défiance de soi, un souci de ne déprécier le labeur de personne, dont le lecteur est aussitôt touché et qui font naître chez lui, par une contagion très heureuse, une disposition d'acquiescement qu'inspire aussi l'humilité chrétienne, sans laquelle d'ailleurs aucun progrès ne serait possible. Car le mot de Joubert est toujours vrai : « Que peut-on faire entrer dans un esprit qui est plein et plein de lui-même ? » Ne voulant être ici que rapporteur, nous laisserons le plus possible la parole aux deux éminents collaborateurs de la *Vie Intellectuelle*.

« Ce qui commande, à ses origines, l'incroyance contemporaine est un mouvement spirituel d'une ampleur et d'une continuité impressionnantes. Ce mouvement peut se définir d'un mot par la substitution d'un *tout* ou cadre de vie laïque au *tout* chrétien et par la constitution d'un spirituel purement humain. Parallèlement et à mesure qu'un monde spirituel dont le Christ n'était plus le principal s'édifiait à côté de l'Eglise, l'Eglise elle-même se ramassant et se resserrant sous l'attaque, tout en devenant plus intérieure et peut-être spirituellement plus épurée, se spécialisait et se réduisait à un groupe particulier, apparaissant ainsi, en face d'un *tout* humain suffisant au développement de la vie, comme une partie, comme un parti fermé, spécial et antiprogressiste. Là est, à notre avis, non pas au regard d'un mieux être ou d'une situation plus enviable de la religion, mais au regard des conditions essentielles de la foi elle-même, le tragique de la situation... Petit à petit, tous les gestes humains, toutes les réalités humaines se créent leur statut en dehors de l'Eglise et se soustraient à la foi. Les curés sont relégués à la sacristie et la religion déclarée affaire privée ; tandis qu'autrefois la religion — et les curés par surcroît — n'était étrangère à aucune activité humaine, que l'Eglise connaissait, réglait, bénissait toutes choses, qu'elle assurait l'instruction et jusqu'au pain des pauvres gens, qu'elle était, en un mot, la mère des hommes, celle qui portait l'humanité et tout l'humain dans son sein ; tandis que l'Eglise était ainsi, comme une mère pour son enfant, le milieu de vie de l'humanité (= pas seulement la collection numérique des hommes, mais tout ce en quoi l'homme peut engager de l'humain) : maintenant c'est dans un milieu de vie strictement laïque et purement humain que la vie des hommes s'organise et que les grandes réalités collectives trouvent leur cadre. Libre à chacun de croire en Dieu en son for intérieur, et même d'agir privément selon que sa foi l'exige. Mais il est entendu que cela se limite à la vie privée, c'est-à-dire par définition à une partie de la vie humaine et que ce qui en constitue le tout dans l'ordre humain, ce n'est plus l'Eglise, mais l'homme et les créations purement humaines de l'homme. »

Evidemment un mouvement de cet ordre ne pouvait pas rester purement négatif. Il devait immanquablement se donner une mystique, et il le fit surtout à partir de la Renaissance italienne, du *Quattrocento* pour aboutir à notre moderne mystique de la Science et de l'Humanité.

« Nous n'insisterons pas sur les formes et les activités de cette mystique humanitaire. Elle joue un très grand rôle dans l'état d'esprit qui retient hors de l'Eglise et de la foi un grand nombre d'âmes qui ont une véritable vie spirituelle, mais d'un spirituel humain, et que le christianisme n'inquiète même plus. La foi, que l'on juge sur les croyants, apparaît au contraire comme desséchant et fermant le cœur ; on veut s'en affranchir pour avoir la liberté d'aimer les hommes et de leur faire du bien. Le problème du mal est aussi pour beaucoup une pierre d'achoppement (« ce que je pleurerais si j'étais ce Dieu-là ! » Y. Guyau). Il y a, dans cette mystique humanitaire quelque chose de très grand : et, tout de même, ce n'est pas à nous d'en diminuer la grandeur, nous disciples de Celui qui est venu guérir les plaies, rendre la vue aux aveugles, et qui finalement a donné sa vie pour tout cela. Ce monde de l'humanitarisme recèle aussi parfois tant de valeurs d'honnêteté, tant de valeurs de bienfaisance, de rayonnement authentique du bien ; et peut-être des francs-maçons nous précéderont-ils dans le royaume de Dieu... »

Supposition, convenons-en, assez surprenante et même assez déplaisante à première vue. Qu'on y réfléchisse, pourtant, et l'on reconnaîtra sans peine qu'il faudrait, pour s'en scandaliser, ou ne pas prendre garde que le P. Congar vise uniquement ici des âmes nobles et généreuses, entraînées et maintenues dans l'erreur sans avoir péché contre la lumière (il en est chez nous comme en Chine, comme au Japon [1]), ou bien avoir oublié le grave avertissement du Seigneur à ceux dont la volonté peu généreuse répond mal à d'insignes grâces reçues : « *Publicani et meretrices præcedent vos in regnum Dei.* »

Or, la théologie enseigne et l'Eglise maintient à l'encontre de tous les modernismes que la foi n'est pas un sentiment aveugle :

« On ne croirait pas, disait S. Thomas, si l'on ne voyait qu'il faut croire, soit à cause de l'évidence des *signes*, soit pour d'autres motifs semblables. Et, par signes, S. Thomas entendait ici les miracles et les prophéties. Mais les miracles sont rares et les prophéties difficiles à mettre en œuvre. C'est pourquoi dans l'ordinaire de la vie et à l'égard de la masse, l'évidence des signes qui nous induisent à croire, ce sera la visibilité de la foi dans des signes ou expressions d'elle-même suscités par elle dans le monde humain et la vie humaine. ...Dans l'ordre courant, pour les générations humaines qui se succèdent sur la terre, ce qui, le plus directement, introduit ou garde dans la foi, c'est que Dieu soit avec nous et qu'on lui voie un visage humain. Celui-ci croit parce qu'un jour un prêtre lui a fait du bien, l'a consolé, réconforté ; tel autre parce que, dans un exposé vraiment chaud, vraiment humain, il a perçu que toutes les valeurs se reconstruisaient, transfigurées et ennoblies, dans le Christ ; mais celui-ci a quitté la foi pour avoir rencontré un prêtre duquel il a pensé avoir souffert une injustice. »

Malheureusement, tandis que le monde moderne se constituait hors de l'Eglise et pratiquement contre elle, un double mouvement de contraction se produisait dans le catholicisme :

« L'Eglise se renferme et se concentre en elle-même, constituant un monde à part, proprement con-

[1] « Combien sommes-nous de chrétiens ? Une poignée ! La *Vie Intellectuelle*, résumant, voici quelques mois, les conclusions des plus récentes statistiques, donnait une moyenne de 50 % de baptisés à Paris. Dans la France même, combien de chrétiens pratiquent ? Combien seulement font leurs pâques ? Le 20e tout au plus des hommes de France mérite vraiment le nom de chrétiens. Et l'on accordera que celui qui se contente de faire ses pâques n'est guère capable d'une action énergique pour rétablir l'Ordre catholique. Au vrai, je ne vois pas d'image plus saisissante, pour comprendre notre pauvreté, que cet enterrement d'un Cardinal dans une grande ville du Sud-Ouest, où l'on pouvait voir devant le corbillard une masse compacte d'enfants et de jeunes filles encadrés par des prêtres et des religieuses, tandis que, derrière, marchaient les hommes, soixante en comptant bien, et tous n'étaient pas des plus fervents ! » (Billet de CHRISTIANUS, *Vie Intellectuelle* du 25 juin 1935).

servateur, où il s'agit de garder le dépôt, et où des hommes, isolés de la vie qui marche, répètent en une langue à eux leurs problèmes à eux, exploitant le trésor du dogme presque uniquement en son aspect abstrait et *scolastique*. Dès lors une immense tranche de l'activité humaine, toute une croissance d'humanité, de chair humaine — la vie moderne avec sa Science, ses misères, ses grandeurs — n'a pas eu l'incarnation en soi du Verbe ; l'Eglise n'a pas donné son âme à ce corps qui s'étendait et qui devait, comme toute valeur humaine, recevoir communication de l'Esprit du Christ pour devenir ainsi son Corps et rendre gloire à Dieu. Et certes le surnaturel reste transcendant ; il ne doit pas être *humanisé* en ce sens qu'on identifierait le royaume de Dieu ou le Corps mystique à des réalisations visibles de chrétienté ; mais il doit être *humanisé* en ce sens qu'il doit prendre corps en toute chose humaine, que, partout où il y a de l'homme, de l'humanité, il doit y avoir un Corps mystique, extension de l'Incarnation rédemptrice... Or à quoi mène le double mouvement de séparation, pour ce qui est du monde moderne, de repli et de contraction pour ce qui est des chrétiens ? Il mène à ceci que la religion devient un parti, une spécialité, un tout à part ; l'affaire des prêtres et de leur clientèle, comme la médecine est celle des médecins et de leur clientèle : c'est-à-dire une partie de la vie, et non la vie elle-même dans le Christ. »

Ainsi donc, d'une part, l'Eglise a paru se résigner à ne plus faire effort pour pénétrer de son esprit, l'esprit du Christ, un monde qui la repoussait avec mépris et entendait se suffire. Et, d'autre part, les hommes demeurés fidèles à l'Eglise encore qu'obligés de vivre dans le monde, en sont venus à se constituer une morale double : chrétienne à l'intérieur d'une zone de plus en plus restreinte autour de la pratique cultuelle ; séculière, profane, étrangère à l'Evangile pour tout le reste. D'où simultanément laïcisation du monde que le ferment chrétien n'anime plus, et cléricalisation de l'Eglise dont l'influence est pratiquement réduite au culte que régissent sans contestation les prêtres : car ce n'est pas en vain qu'on a fait d'eux les simples « ministres du culte ». Et voilà justement ce qui n'est plus possible. Des déboires que ni le scientisme, ni l'humanisme n'ont pu conjurer, ont enfin fait prendre à la société conscience de la perte irréparable qu'elle fit en se déspiritualisant. Et l'Eglise, s'enhardissant de nouveau dans le sentiment plus nettement perçu des énergies divines qui sont en elles, a retrouvé la magnifique ambition de pénétrer toute la société d'une influence aussi bienfaisante que discrète. On n'a pas oublié la noble et généreuse revendication de Pie XI dans *Quadragesimo Anno* : « *A aucun prix l'Eglise ne peut abdiquer la charge que Dieu lui a confiée et qui lui fait une loi d'intervenir, non certes dans le domaine technique, à l'égard duquel elle est dépourvue de compétence et de moyens appropriés, mais en tout ce qui touche à la morale.* » Il appartient aux chrétiens de s'en inspirer en toute leur conduite : car il n'est pas une manifestation de l'activité humaine qui puisse impunément rester imperméable à l'esprit de l'Evangile.

« Il faut qu'à nouveau nous remplissions notre monde de signes de la foi, c'est-à-dire tout aussi bien de la présence de la foi. Il faut que la foi redevienne humainement présente, comme le Christ. Politique de présence ; non politique de prestige au bénéfice de je ne sais quel impérialisme ecclésiastique, mais politique de présence de la foi en tout ce qui est humain, pour assumer toute valeur humaine, et par là-même, manifester la valeur totale de la foi au regard de la vie humaine. Car *tout est à nous, qui sommes au Christ, qui est à Dieu*, et *la victoire, en fin de compte, restera au plus humain.* »

C'est toute l'Action catholique, action du laïcat, naturellement, puisqu'il s'agit de pénétrer tous les milieux sociaux entre lesquels se répartit le peuple qui est ou doit redevenir chrétien :

« L'Action catholique, action du laïcat, peut, si elle se réalise, devenir un remède non seulement à la laïcisation du monde, mais, ce qui est corrélatif, à la cléricalisation de l'Eglise. On relira à ce sujet les paroles adressées à ses prêtres par S. Em. le cardinal Verdier : « Si demain le laïcat se place à côté de la hiérarchie pour diriger l'Action catholique extérieure, vous serez désormais des rois constitutionnels... A envisager l'admirable levée de jeunes meneurs dont Dieu nous fait aujourd'hui la grâce, on ne peut pas ne pas penser que si le régime de la confiance et de l'initiative ne se modifie en rien, nous manquerons une belle partie. »

Non seulement nous ne la manquerons pas, mais nous sommes en train de la gagner. Déjà

« il est aisé de montrer comment cela se fera en pratique si l'on observe qu'en notre siècle le mot de *vocation* ne doit plus se limiter à l'appel du sacerdoce : il y a aussi l'appel de la terre, l'appel des usines, l'appel des hôpitaux, comme l'appel des armes. Chaque métier est une vocation humaine. Il est donc aussi une vocation chrétienne. Ouvriers chrétiens, ingénieurs chrétiens, médecins chrétiens, instituteurs, professeurs, officiers chrétiens, seront les constructeurs de l'Ordre catholique, parce qu'ils savent que leur foi leur permet plus qu'à tout autre de répondre à leur vocation humaine et de la mieux accomplir dans le détail de la vie, avec plus de fidélité et plus d'amour, avec, par conséquent, une perfection plus achevée. Qu'ils découvrent tous ensemble quelle nourriture mystérieuse est, pour la tâche humaine qu'ils ont à remplir, la pénétration des mystères les plus cachés de la Révélation. Qu'ils mettent en pleine lumière — et eux seuls sont capables de le faire — les exigences de cette vie chrétienne à l'égard de leurs travaux, de leurs occupations quotidiennes. Qu'ils s'aident à faire passer dans la réalité ces principes qu'ils auront ainsi précisés. Ils découvriront alors que — parce que leur religion est la vraie — ces principes, nés de leur foi, mais qui intéressent leur vie proprement humaine, sont ceux-là mêmes qu'attendaient les hommes plus éloignés en apparence de leurs convictions chrétiennes, mais désireux comme eux d'un ordre plus humain. »

Il ne nous reste plus qu'à conclure, nous aussi, avec le colonel Roullet :

« Pour une grande part, pour la part qui nous intéresse et où nous sommes appelés à l'honneur de collaborer avec la grâce de Dieu, le problème de l'incroyance est le problème de la vitalité chrétienne des croyants, de leur fidélité à l'esprit de l'Evangile, de leur aptitude à comprendre les besoins intellectuels et les aspirations spirituelles de leur temps. Mais ce temps, pour le comprendre, il faut l'aimer en tout ce qu'il a de légitimement aimable, et ne point l'envelopper dans une sorte de malédiction pharisaïque et complaisante. Aimer et comprendre, aimer pour comprendre, comprendre pour aimer, voilà où réside le succès des apostolats spécialisés, bénis par l'Eglise, des apostolats du semblable par le semblable, du milieu par le milieu, car ils réalisent le maximum de ces contacts, de ces sympathies, de cette intelligence qui feront produire à l'amour du

prochain tous ses fruits de conversion. C'est par eux que nous ferons profiter l'Eglise de tous les courants de pensée, que nous maintiendrons dans un état de féconde activité sa miraculeuse puissance d'assimilation. La tâche de nos philosophes, de nos savants et de nos théologiens est grande, comme aussi la tâche de tous les hommes de bonne volonté qui agissent sur le plan de l'action plus que sur celui des idées. Aux premiers de résoudre le problème fondamental, qui est, selon l'expression de Jean Lacroix, le problème de la vérité, de la vérité une et multiple, absolue ou en devenir, de faire éclater la valeur d'excellence et de maturité de ce catholicisme qu'on voudrait assimiler aux balbutiements d'une religion primitive. Il s'agit d'établir que l'humanisme ne trouve sa perfection que dans le christianisme, que toute spiritualité qui lui est étrangère demeure inefficace et suspecte, que le renoncement chrétien est la base assurée qui fait défaut au dynamisme moderne et qui lui donnera le moyen de son plein épanouissement. Pour toutes les grandes questions posées par le progrès de la science et de la pensée, ne laissons pas croire que l'Eglise s'endort dans la quiétude d'une défiance excessive ou d'une dangereuse incuriosité. Notre somnolence est celle du corps de l'Eglise dont nous sommes les membres, et s'il lui appartient incontestablement de régler les impétuosités de notre action, elle en recueille aussi le bienfait pour son propre rayonnement. C'est d'ailleurs tout simplement une des formes de cette collaboration à l'apostolat hiérarchique, à laquelle nous sommes si instamment conviés, dans le rappel très opportun, *et peut-être insuffisamment répercuté*, du sacerdoce des laïcs. La Papauté a très bien vu qu'il fallait multiplier le nombre des bons ouvriers et réveiller le zèle missionnaire du peuple fidèle qui se groupera d'ailleurs naturellement autour de ses chefs désignés par la sainteté et l'autorité de la fonction. La sainteté, nous sommes d'accord qu'elle est le remède fondamental de l'incroyance, puisqu'elle nous propose l'image même de Celui qui a pour toujours fondé la croyance et lui a donné les traits éternels de la perfection et de la souveraine séduction. »

III. — Bibliographie

1. — Un immortel qui eut le droit de sourire sous sa moustache durant le discours de réception du maréchal Franchet d'Espérey à l'Académie, c'est le général Weygand. Le glorieux récipiendaire, après avoir quelque peu houspillé son prédécesseur pour ses « utopies » sociales de jeunesse, parlait de « sa célèbre étude sur le *Rôle social de l'officier* », témoignage de ce temps où Lyautey travaillait « avec la bonne volonté... la plus vaine à l'éducation de la démocratie ». Egarement d'un jour, lui semblait-il, puisque, « lorsqu'à la fin de son existence il publia ou réédita ses œuvres, il laissa le *Rôle social de l'officier* dormir son sommeil de 40 ans ». Ceci se disait sous la Coupole le 20 juin. Or, en ce même mois de juin, la librairie Plon achevait d'imprimer une réédition de la « célèbre étude [1] ». Et le général Weygand, qui l'a préfacée, attestait entre autres choses que, « fidèle aux idées de sa jeunesse, le maréchal, après les avoir appliquées dans tous les postes où il fut appelé à servir, s'y était, dans les dernières années de sa vie, rattaché avec plus de ferveur encore... Il ne se passait pas de semaine où quelqu'un ne vînt l'entretenir de son article d'autrefois... Aussi le maréchal s'était-il décidé à une réimpression qu'il eût certainement accompagnée des plus intéressants commentaires. » D'où cette réédition confiée au général Weygand par Madame la maréchale Lyautey. Et voilà ce qu'il en est au vrai du « sommeil de 40 ans. »

[1] **Broch. in-12 de XIX-56 p., 5 *fr.* Paris, Plon.**

Qu'y a-t-il dans ces 56 pages ? Voici comment Lyautey les résume lui-même : « Le service obligatoire, strictement appliqué, en faisant passer toute la nation par les mains de l'officier, a grandi dans la mesure la plus large son rôle d'éducateur. La préparation du corps d'officiers à ce rôle, sa formation morale intéressent donc la société toute entière. Ce corps, par son recrutement, sa culture, est parfaitement apte à remplir ce rôle. Il ne le remplit qu'imparfaitement parce que, s'il y est apte, il n'y est nullement préparé, et que l'idée de sa mission sociale ne tient presque aucune place, ni dans son éducation, ni dans l'exercice de sa profession. C'est cette idée qu'il est urgent de répandre, et tout d'abord chez les guides naturels de la jeunesse, chez tous les éducateurs de profession, afin qu'en imprégnant fortement la génération à venir, ils amènent les jeunes officiers à participer, dans la large mesure qui leur revient, au mouvement général qui porte la jeunesse éclairée à mieux comprendre le rôle social réservé à son activité dans l'évolution de la société moderne. »

On retrouve, dans toutes ces pages, le Lyautey de toujours, sans en excepter, bien sûr, les boutades terribles que ne lui pardonnèrent ni les politiciens, ni les « mandarins ». Et quelle clairvoyance, quelle vie, quelle flamme, dans ces paroles d'ami, mais « d'ami véritable, c'est-à-dire exigeant », comme l'écrit le général Weygand, qui voit dans les critiques même un peu vives de l'ardent apôtre un véritable bienfait pour l'armée. Conceptions périmées, utopies ? Celui qui était hier encore généralissime ne le pense pas et montre, au contraire, qu'un officier ne saurait aujourd'hui s'inspirer d'autres principes, sans manquer formellement à son devoir. Quant au ministre de la guerre, sans doute n'aurait-il pas cité si copieusement le *Rôle social de l'officier* dans son discours d'adieu aux cendres du grand maréchal, s'il avait jugé ses enseignements dangereux ou seulement inopportuns.

Nous pouvons donc, sans la moindre inquiétude, souhaiter large diffusion à ces pages précieuses. L'armée en fera son profit, et elles pourront fort opportunément l'aider dans sa tâche qui ne devient pas des plus commodes. Et, puisque le problème intéresse, en effet, la société toute entière, on ne voit pas qui peut s'en désintéresser.

2. — Après l'œuvre, voici l'homme. Il nous est présenté sous ce titre : *Le Message de Lyautey* [1], par Robert Garric, qui l'a bien connu et a su le camper plein de vie dans son livre. Un livre qu'il faut lire, qu'il faut surtout faire lire aux jeunes, parce qu' « on n'est pas après avoir rencontré Lyautey tel qu'on était avant de le rencontrer. » On y verra saisi avec une sagacité merveilleuse le mal français : « Partout où il y a trois Anglais dans le monde, ils forment un club ; trois Allemands, un *verein*. Partout où il y a trois Français, ils discutent, ils ne se connaissent que pour lutter les uns contre les autres. » On y verra aussi comment refaire l'union dans l'ordre en « travaillant dans le social », comme il l'a toujours fait lui-même. On y rencontrera à foison les anecdotes savoureuses, les pages touchantes : celle, par exemple, où il expose l'idée qu'il se fait du curé de campagne. On y trouvera ses méthodes d'action, son aptitude étonnante à « déceler au milieu des faits et des données contradictoires, l'essentiel, le nécessaire et le possible » ; les thèmes de fond qui sont comme le résidu de son expérience : « Pas d'action utile sans durée, — pas d'action utile sans ordre, — pas d'action utile sans esprit de service, — pas d'action efficace sans esprit

[1] **Vol. in-12 de 250 p., Paris, Spes. — Cet ouvrage et les trois suivants font partie de la dernière série parue d'ouvrages dont le prix est ramené de 7 f. 50 à 4 f. par vente groupée de trois volumes au minimum.**

de liberté et d'initiative, — sans confiance dans la vie et dans les hommes. »

Mais que les jeunes sachent bien qu'il est parfaitement puéril de rêver d'être un chef avant de s'être donné la peine de devenir un homme.

3. — Une leçon analogue, moins brillante, mais peut-être par là-même plus accessible, se dégage du livre d'Ed. Montier : *Jeunes chefs de file*. Ils se nomment, ces jeunes : Maurice de Tascher, Pierre Poyet, Ernest Psichari, Amédée Guiard, le commandant Charlet, Guynemer, Jean du Plessis, Giorgio Frassati, Illemo Camelli. Divers à tous les points de vue, ils ont entre eux ceci de commun, rien que ceci, d'offrir à une génération tourmentée de désirs et désorientée, des existences « très courtes de jours, mais pleines d'initiatives, d'efforts et même de réalisations. » En ce Panthéon de jeunesse, un homme qui connaît bien les jeunes et sait la langue qu'il faut leur parler, a recueilli de magnifiques enseignements vécus, les seuls peut-être que n'auront point la tentation de récuser ceux à qui ils sont destinés.

4. — Une tâche magnifique les attend que leur montre le chanoine Desgranges dans *Le Relèvement du Moral français*. L'apostolique et spirituel orateur, mieux placé que personne pour mesurer l'immensité des besoins de l'heure, très averti de ce qu'on prétend exiger de nous et de ce qu'on est en droit d'en attendre, nous met ici en face de ces problèmes d'actualité autour desquels se disputent les hommes ; et avec un ferme bon sens, que relève sa bonhomie coutumière, il présente les solutions. Au fait, une seule les résume toutes, qu'il formule d'un mot : « La morale chrétienne relèvera le moral français. » C'est la seule réponse possible à ces appels au « spirituel » qui se multiplient à plaisir même sur des lèvres coutumières d'un autre langage. Est-il besoin de promettre des trouvailles au lecteur, telle cette leçon administrée à un objecteur de conscience au nom du Jaurès de l'Armée nouvelle ? Merci à M. Desgranges de l'avoir lu pour nous, avec tant d'autres choses !

5. — Et merci à M. le chanoine Thellier de Poncheville pour le noble et bienfaisant exposé des ressources morales et doctrinales de notre catholicisme, auquel il a donné pour titre : *L'Eglise sur le chantier social*. Mises à part quelques disputes préliminaires ou escarmouches d'arrière-garde, réponses bien pacifiques à des critiques qui ne l'étaient pas toutes, l'auteur fait œuvre constructive. Il nous redit que l'on ne fera rien de bon pour remédier aux maux dont nous souffrons, si l'on ne s'évade pas d'abord du régime matérialiste dont l'oppression nous étouffe. Puis ce sont de substantielles et fortes pages sur la dignité chrétienne du travail, le respect du travailleur et de son foyer, l'esprit chrétien dans l'organisation de l'industrie, l'Eglise et la restauration corporative, le syndicalisme chrétien. Les auditeurs des Semaines Sociales y retrouveront avec plaisir de précieux souvenirs de Limoges, de Besançon et d'Angers.

Ami de ceux qui peinent, mais ami clairvoyant, M. Th. de P. attire l'attention sur l'aspect moral des réformes sociales qu'on néglige ailleurs si délibérément. « La journée de 8 heures et la semaine anglaise auraient été plus facilement acceptées de tous, si l'application consciencieuse au travail avait garanti que cette réduction des heures de présence à l'atelier ne serait pas un préjudice grave à la production, et si un usage sérieux de ces loisirs en avait fait un gain pour la vie familiale... Rien qu'en supprimant les dépenses et les tares de l'alcoolisme, l'esprit d'épargne favoriserait puissamment l'acquisition progressive, par les syndiqués, d'actions dans leurs entreprises. Chaque perfectionnement spirituel rendrait possible un nouveau relèvement de leur standard de vie et une nouvelle élévation de leur rang dans la société. »

Redisons-le encore une fois, puisque c'est toujours nécessaire : dans la pensée des catholiques, éducation chrétienne des âmes, création ou restauration chrétienne des institutions, réforme chrétienne de l'Etat ne sont pas séparables. Voilà le terrain d'entente où peut et doit se faire l'union entre nous, condition indispensable du succès. Et si ce n'est pas du meilleur, du plus sain réalisme, où donc le faudra-t-il aller chercher ?

6. — De même qu'il est des morts qu'il faut tuer deux fois, il est aussi des contre-vérités qui, surabondamment réfutées, restent encore dangereuses. C'est à l'une d'elles, et non pas la moins malfaisante, que s'en prend le P. Rigaux dans son ouvrage : *En face du problème social : Est-il vrai que l'Eglise s'en désintéresse ?* [1] On l'a prétendu et cela se dit encore : tandis, naturellement, que d'un autre côté l'on a reproché à l'Eglise de se mêler de ce qui ne la regarde pas, en s'y intéressant. Il fallait qu'une bonne fois la chose fût tirée au clair : on peut assurer qu'elle l'est à présent.

Avec une loyauté parfaite, l'auteur dit les justes griefs qu'avaient, dès le début du siècle dernier, contre « l'ordre établi » les partisans des réformes, et reproduit leurs appels à l'Eglise. Mais il demande qu'on soit aussi équitable dans l'appréciation des difficultés où se trouvait l'Eglise après 1830, difficultés suffisantes à expliquer une réserve dont il est trop facile de s'étonner à présent : « Reprocherait-on de nos jours à l'Eglise de Russie de ne rien dire sur les problèmes communistes en U. R. S. S... ? Et peut-on s'étonner que si prudente par sagesse et par tradition, elle ne se soit pas pressée de dénoncer les abus quand les plus hardis novateurs eux-mêmes (on le prouve) n'avaient rien de sérieux à y substituer ? Car enfin, c'est facile de démolir ; et après ? — Mais qu'on n'essaie pas d'appeler sa prudence, complicité. Malgré « le Pouvoir qui les surveillait, les employeurs qui les ignoraient, les ennemis qui les jalousaient, l'opinion qui s'en moquait », évêques et prêtres furent admirables de charité, et plusieurs (on les cite) osèrent élever des protestations qu'on ne voulut pas, d'ailleurs, écouter.

Plus étonnante, l'incurie des laïcs catholiques ne fut pas sans excuses. Ils étaient de leur temps, défiants (non sans raison) des nouveautés, « inertes socialement dans une Eglise essentiellement sociale » ; on n'en doit que plus admirer les précurseurs de l'action et de la législation sociales, qu'on trouve parmi eux.

Il y a une morale à cette histoire. Plus libre aujourd'hui, l'Eglise peut parler et le fait. Les laïcs savent où est leur devoir ; il reste à leur souhaiter l'union et la discipline dans l'action. Quelqu'un pense-t-il pouvoir les réaliser autrement que par l'obéissance intelligente et cordiale à l'Eglise ?

7. — Et voici qui facilitera cette obéissance : le texte des conférences données à la VIe session de l'Institut Pie XI, sous ce titre : *La Continuité Pontificale* [2]. Présentée sous le patronage du cardinal archevêque de Reims, cette série de leçons est vraiment du plus haut intérêt. Elle le doit d'abord aux maîtres qui les donnèrent et aux sujets qu'ils avaient à traiter : le P. Merklen, de la position même du problème ; M. Paul Chanson, de l'œuvre des derniers papes sur le plan social ; M. Louis le Fur, de la progression de cette idée d'arbitrage international dont on affecte encore de sourire dans certains milieux catholiques ; Mgr Vanneufville, de l'enseignement des Papes sur les devoirs civiques des

[1] 240 p. in-12, 10 f. ; Spes.
[2] 284 p. in 12, 10 f. ; Paris, Bonne Presse.

catholiques et de leurs relations avec les Etats ; le P. Dabin, enfin, de l'action missionnaire de l'Eglise en pays infidèle et de l'action catholique en pays chrétien.

Mais ce livre doit encore, pour une large part, son intérêt à la manière dont il traite d'un sujet difficile : avec une intelligence compréhensive et la plus loyale objectivité, les professeurs se gardant bien de nier ou seulement de minimiser ce que chaque pontife mit de soi, de sa personnalité propre, dans son gouvernement. L'identité du fond se concilie très bien avec la diversité dans la manière qui est une des marques de la vie ; et le présent ouvrage, parce qu'il se situe exactement entre la critique malveillante et la maladroite apologétique, appartient bien à la probe histoire, que Léon XIII voulait exempte de tout soupçon de flatterie comme d'animosité.

8. — Naturellement les sujets d'actualité continuent à intéresser les maisons d'édition. Notons d'abord les Assurances sociales, qui viennent de fournir matière à deux travaux excellents et qui se complètent : *Où en sont les Assurances sociales ?* et *Questions controversées à propos des Assurances sociales* [1]. Les auteurs de ces deux ouvrages : MM. E. Leriche, G. Le Marchand et le Dr H. Boucher, sont tous trois associés, à des titres différents, à la vie de la très importante Caisse d'A. S. du Nord, *La Famille*. Nos lecteurs n'ignorent pas qu'après cinq ans d'application, la loi des A. S. fournit encore aux passions partisanes ample matière à disputes. Les tenants du libéralisme continuent à protester contre « la loi folle » et n'ont pas encore désespéré de réussir l'habile manœuvre qui la ferait pratiquement abroger : suppression de l'obligation, par exemple, ou même suspension « provisoire ». Quant aux communistes, s'ils ne dénoncent plus la « loi d'escroquerie », ce n'est pas pour avoir changé d'avis, mais uniquement parce qu'ils sont trop occupés ailleurs.

Les deux travaux qu'on nous présente ne s'adressent ni aux hommes de parti pris, ni aux amateurs de solutions simples. Œuvre de science et de conscience, ils disent en toute objectivité quels sont les résultats de cinq ans d'expérience, les résultats qui se chiffrent et les autres. Ils concluent modestement que les A. S. sont une institution humaine, où le bien et le mal s'allient comme toujours, et qu'il faut s'efforcer d'améliorer par une adaptation incessante, en tenant compte de tous les enseignements de la vie. Rien de bien sensationnel en tout cela : évidemment. Mais ne serait-ce pas une marque de sagesse ?

9. — L'organisation corporative est aussi à l'ordre du jour. Faut-il s'en féliciter ? M. Pierre Jolly, auteur de *La Mystique du Corporatisme* [2], ne le pense pas, non plus que M. Joseph Barthélemy, membre de l'Institut, qui a préfacé le livre. L'un et l'autre nous disent pourquoi : parce que ce n'est pas sans de bonnes raisons que furent abolies les corporations de l'Ancien Régime ; parce que « partout le corporatisme va de pair avec la dictature » ; parce qu'on ne trouve rien de bien rassurant dans les dossiers italien, allemand, américain ; parce qu'ému par les empiètements progressifs de l'Etat, on est « pour le maximum de liberté. »

Les lecteurs un peu au courant de la question s'étonneront d'une condamnation ainsi motivée. Car, enfin, personne n'a jamais parlé ni de ressusciter tout de go l'Ancien Régime, ni de plagier des expériences étrangères aussi éloignées de notre génie français que de notre esprit chrétien et catholique ; et, d'autre part, entre l'étatisme socialiste et le libéralisme pur et simple, il y a place pour d'utiles réformes que l'on connaîtrait sans doute, si l'on était à même de consacrer à la Semaine Sociale d'Angers plus qu'une note de trois lignes. Mais justement, nous aurons à traiter du problème dans son ensemble, en rendant compte des travaux d'Angers. On voudra bien nous faire crédit jusque là.

[1] **54 et 246 p. in 8, 3 et 12 f.; Chronique Sociale de France, 16, rue du Plat, Lyon.**
[2] **249 p. in-12, 12 f.; Paris, Hachette.**

10. — Au reste, voici qui pourra permettre aux gens pressés de patienter : le recueil des rapports présentés par les RR. PP. Georges Renard, Jos. Arendt, Laureys, Muller, MM. Defourny, l'abbé Ketels et M. Laloire, aux journées d'études du Collège philosophique de la Sarte (Belgique), sous ce titre : *Le Corporatisme* [1]. Comme s'ils avaient voulu répondre aux difficultés soulevées par M. Jolly, les auteurs de ces rapports ont soin de dégager des influences politiques la pure interprétation catholique d'un problème purement social. Ils remettent les choses au point, montrent comment on peut et doit éviter les solutions extrêmes, dictatoriales ou socialisantes, font la vraie synthèse au-dessus des erreurs opposées dans la pure lumière de la doctrine chrétienne. Réalistes et progressistes, ils attendent de l'initiative privée l'éclosion des groupements corporatifs, veulent utiliser les éléments déjà existants et les faire consacrer, harmoniser par la loi. Ils prévoient que l'organisation professionnelle entraînera d'heureuses modifications dans l'organisation politique. Ils savent qu'elle demandera du temps et une sérieuse réforme morale correspondant à l'effort législatif. Quand ils appelaient de leurs vœux des corporations « adaptées aux conditions nouvelles », c'était exactement cela que Léon XIII et Pie XI recommandaient.

11. — Aux membres du clergé, consulteurs diocésains et autres qu'intéressent particulièrement les syndicats ecclésiastiques, la Société Diot et Cie, 21, rue de Londres, Paris 8e, enverra gracieusement, sur simple demande, un opuscule de M. Raoul de Guntz : *L'organisation corporative et les Professions libérales*. On voit assez comment il rejoint les travaux précédents.

12. — Nous avons tout à l'heure, pour la première fois, cité comme religieux de l'Ordre de St-Dominique le P. Georges Renard. Peut-être ne sera-t-il pas encore trop tard pour présenter le dernier livre de M. Georges Renard, professeur à l'Université de Nancy, publié en 1933, mais dont nous n'avons pas alors parlé. *L'Institution* [2] est tout ensemble un résumé et une mise au point des travaux précédents de l'auteur sur la doctrine institutionnelle. L'ayant présentée ici-même [3], nous pouvons nous dispenser de le refaire. Mais ce nous est un devoir de recommander vivement cet ouvrage, de lecture facile, agréable même, si riche d'aperçus à la fois très traditionnels et très actuels. Ayant déjà dit comment la doctrine institutionnelle peut très heureusement rajeunir, sans les altérer le moins du monde, certaines thèses capitales de notre théologie, nous pensons que ce petit livre sera particulièrement bien accueilli là où l'on a le devoir de les enseigner comme il faut pour qu'elles soient comprises et bien acceptées. *Non nova, sed nove.*

13. — C'est encore l'actualité qui constitue la meilleure recommandation pour le livre de M. Joseph Folliet : *La Morale Internationale* [4]. Le grave conflit italo-éthiopien, en jetant le désarroi dans le

[1] **144 p. in-8, 15 f.; Paris, Mignard.**
[2] **De la *Bibliothèque d'études catholiques et sociales*, 221 p. in-12, 12 f ; Paris, Flammarion.**
[3] ***Ami* 1932, p 331 sq.**
[4] **De la *Bibliothèque catholique des Sciences religieuses*, 216 p. in-12, 12 f.; Paris, Bloud et Gay.**

monde, a aussi permis de reconnaître à quel point il était déjà dans les âmes. On a pu voir tel catholique proclamer qu'il entendait « raisonner de toutes choses par rapport à la France ». Si telle est la norme de la justice, un chacun en peut faire autant ; car enfin, « plaisante justice qu'une rivière borne » même si cette rivière s'appelle le Rhin ; et on ne voit pas pourquoi l'invasion de la Belgique, même aujourd'hui, ne serait pas jugée en Allemagne par rapport à l'Allemagne seule. Nous avons déjà déploré la sécularisation du droit public, conséquence du grand bouleversement du XVIe siècle ; on lui doit, en particulier, la soustraction de la vie politique à la loi morale et la substitution de l'intérêt à la justice et à la charité, au principe des relations entre les peuples [1]. Combien de catholiques ne s'étonnent même plus de voir des historiens réputés justifier les guerres de Louis XIV et de Napoléon au point de vue de la gloire et de l'intérêt national !

Cela, l'Eglise ne l'admettra jamais. « L'Evangile ne contient pas une loi de charité pour les individus et une autre loi, différente de la première, pour les cités et les nations. » Le mot est de Benoît XV et reste aussi vrai, si l'on parle de justice. Or, il est évident que la Grande Guerre a puissamment contribué à ramener l'opinion, dans les pays qui formaient l'Entente, à une conception plus saine du droit des gens. Ce à quoi nous ne pouvons qu'applaudir : car « l'évolution de la conscience collective vers l'éthique est une façon d'abandonner le matérialisme et le collectivisme du siècle précédent pour revenir à la conception chrétienne de la vie, qui est une conception fondamentalement éthique [2]. » La morale est la règle de nos actions, qu'elles soient privées ou publiques, de caractère individuel ou social, dans l'intérêt de quelques-uns ou d'un grand nombre. Mais parce que, si l'on passe des individus aux nations, les occasions où l'on peut enfreindre la loi morale varient considérablement, parce qu'on est habitué à ratifier après coup le prétendu droit de la force, sur le terrain international, il est nécessaire d'appliquer spécialement aux relations entre peuples les principes moraux qui doivent régir toute l'activité des hommes.

C'est ce que M. J. Folliet fait excellemment dans son livre, attirant d'abord l'attention du lecteur sur les faits qui posent le problème, discutant ensuite les fausses interprétations, et enfin présentant les solutions catholiques avec autant de sagesse que de science. Il insiste particulièrement sur le devoir du patriotisme opposé à tout pacifisme : et ce n'est pas nous qui lui en ferons grief. Nous pensons bien plutôt que les errements dont nous avons parlé seront bien moins à craindre le jour où l'on donnera enfin à la formation *positive* de l'amour envers la patrie la place qui doit lui revenir dans l'éducation chrétienne de la jeunesse. Sans doute, ne verra-t-on plus alors des catholiques bafouer, sous le nom de « juridisme », le respect de la foi jurée, sans voir qu'ils font ainsi trop bon marché de l'honneur et des intérêts de leur pays.

14. — Pour être d'un ordre très différent, les mérites de la *Morale Sociale Générale* [3] de M. Lortal, P. S. S., ne sont pas moindres. Dans un travail premièrement destiné aux séminaristes, l'auteur a groupé les éléments de la théologie morale sociale jusqu'ici assez épars. Il en précise la notion, en dit les sources, l'histoire, la méthode ; puis, après avoir exposé le fondement, le but, les droits, les devoirs des sociétés, il passe en revue et étudie successivement les vertus sociales générales : charité, prudence, justice, équité... sociales. Sa méthode est la méthode scolastique, plus soucieuse de solidité que d'éclat, d'exactitude et de clarté que de charme factice. Et nul ne s'en plaindra, du moins là où l'on tient pour acquis que tout ce qui brille n'est pas or, et que pour ramener l'entente parmi les hommes, il faut d'abord les aider à s'accorder sur les notions élémentaires et les principes essentiels. Le livre de M. Lortal peut être très utile, spécialement dans les séminaires ; nous le lui souhaitons de grand cœur.

[1] Cf. *Ami* 1932, p. 434 sq.
[2] Don Luigi Stuzo, *Aube,* 26 nov. 1935.
[3] 200 p. in-8, 13 f.; Paris, Téqui.

15. — Le « Groupe lyonnais d'études médicales, philosophiques et biologiques », dont l'infatigable animateur est M. le Dr R. Biot, publie une seconde série d'études faisant suite à celles que nous recensions en octobre 1934, sous ce titre : *Médecine et Education* [1].

Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit déjà de l'intérêt exceptionnel qui ne peut manquer de s'attacher à une œuvre de ce genre, fruit de la collaboration de médecins et d'éducateurs, les uns et les autres dignes de toute confiance. Les problèmes abordés dans ce recueil sont d'ailleurs de la plus haute importance : part de l'hérédité et de l'éducation dans la formation du *moi,* acquisition de la maîtrise du langage et retard dans son apparition, équilibre endocrinien et équilibre nerveux (problème hier insoupçonné, mais qui ouvre d'immenses horizons au médecin et à l'éducateur), problème de l'attention, symptômes avant-coureurs des psychoses infantiles, problèmes médicaux et psychologiques de l'éducation des filles, problème médical de l'orientation professionnelle. Le P. Jacquet, S. J., recteur du collège de Mongré, propose pour conclure les grandes lignes d'un plan d'éducation intégrale.

Nous pensons que ce simple aperçu du contenu suffira pour recommander le livre à l'attention de tous les lecteurs qu'intéressent les problèmes éducatifs, clé de tant de problèmes sociaux. La première série de *Médecine et Education* suscita, on le sait, un vif mouvement d'intérêt ; la seconde est assurée d'un pareil succès.

16. — Si, dans une large mesure, le goût du frelaté, de l'artificiel explique le « mal du siècle », dans la même mesure le retour volontaire à la saine nature, trop délaissée, est un vrai bienfait social. Et c'est par ce biais que s'insère en cette Chronique *La belle aventure de la Route* [2]. Ce livre est fait de témoignages convergents en faveur de ce qu'on pourrait appeler, sans exagération aucune, la spiritualité de la route : de la route chrétienne qui enseigne la Pauvreté, l'Humilité, la Force, la Tempérance, la Charité, l'Amour du beau, du grand, du pur, du lumineux. Et voilà certes un naturisme bien propre à servir d'antidote à celui qui ne déshonore pas seulement nos plages.

Aux premières pages, des routiers polytechniciens racontent leur « évasion » du faux intellectualisme, et comment, débouchant dans le réel, la Route les a rendus « éminemment aptes à entrer de plain-pied dans le travail de tous les jours ». Le P. Doncœur montre ensuite en la route une ouvrière de culture et une messagère de la Rédemption, puisqu'elle est « une leçon de perpétuel détachement ». Puis M. J. Folliet campe devant le lecteur un « compagnon de St-François » qui est tout vie, entrain, ardente générosité dans une simplicité toute franciscaine. MM. J.-M. Sangnier et R. Magne présentent les Auberges de la Jeunesse ; M. Louis Terrenoire chante la montagne ; M. Paul Archambault développe les possibilités du camping.

Que tout cela soit réalisable, partout, qu'on puisse toujours à volonté « lancer » routiers, compagnons,

[1] In-8 de 230 p., 14 f.; Lavaudier, 5, rue Victor-Hugo, Lyon 2e.
[2] Trentième *Cahier de la Nouvelle Journée,* 192 p. in-8, 20 f.; Bloud et Gay.

ou cadets, nous nous garderions bien de l'affirmer, ou plutôt nous ne le pensons pas. Mais, par contre, nous croyons bien voir en ce mouvement le retour à un très authentique moyen de formation sociale chrétienne, celui que pratiquaient nos pères au temps de S. Bernard et des vrais pèlerinages. Croit-on que cela ne vaut pas bien le sport ?

17. — Dans *L'Expérience maternelle et la vie* [1], Madame Marie Georges-Ramain montre admirablement, avec la clairvoyance d'une foi profondément pensée, généreusement vécue, avec aussi le tact exquis d'une maman, ce que peut et doit être l'éducation chrétienne au foyer. Ce livre, s'il se recommande d'abord aux pères et aux mères, rendra service à tous ceux qui ont devoir et souci d'éduquer les générations qui montent.

18. — Dans *Pour la paix* [2], un curé, l'abbé Pélissier, mutilé de guerre, montre comment l'Action catholique, tant recommandée par l'Eglise, est le moyen de conduire à une paix solide et durable : car le salut est dans les forces spirituelles et le meilleur traité de paix demeure l'Evangile. Ce n'est pas ici qu'on s'aviserait de révoquer en doute la nécessité de préparer dans les âmes la paix qu'il sera vain d'inscrire en des traités tant que les hommes ne la voudront pas. Aussi, ce petit livre peut-il heureusement concourir à la réalisation de l'objet qu'annonce son titre.

19. — Et plus encore peut-être le suivant qui est du P. Plus : *Aux catholiques militants, Rayonner le Christ* [3]. A l'heure où s'organise partout l'Action catholique, ce livre est assuré du plus franc succès. Quelle est, au fond, la plus grande objection derrière laquelle se retranchent les derniers opposants ? On n'a pas confiance en l'action apostolique des laïques. Et on cite tels essais malheureux, tels déboires, causés par l'esprit d'indépendance, le manque de persévérance ou de sens de la coordination, d'hommes sur qui l'on avait fondé de belles espérances et qui n'ont fait que décevoir. C'est qu'on ne s'improvise pas apôtre. Et nous pensons à ce mot d'un propagandiste de la J. O. C. devant qui des prêtres s'étonnaient qu'il faille des années pour faire un bon militant jociste : « Mais, Messieurs, combien vous a-t-il fallu de temps pour devenir prêtres ? » *Rayonner le Christ* est le livre de cette magnifique tâche. Il répond à l'attente, au besoin de ces jeunes à qui la médiocrité fait horreur et qui savent qu'on ne sépare pas impunément ces trois termes : sainteté, sacrifice et conquête, qui n'ont peur que d'une chose : qu'on ne leur demande pas assez. On connaît la manière vivante, saisissante, *réelle* de l'auteur de *Face à la Vie*, des *Méditations jocistes* : on sera tout heureux de la retrouver ici.

20. — Sous ce titre bien fait pour piquer l'attention : *A reculons* [4], le P. du Passage réédite les réflexions d'un ami qui termina dans le silence de la Chartreuse une vie sacerdotale inaugurée dans le ministère des œuvres. On a grand'peine à admettre que ces réflexions ont déjà quelque cinquante ans. Mais il faut bien se rendre à l'évidence : la présente édition est la 5e et l'*Imprimatur* du P. Lepidi date de 1912. Pourquoi ces pages n'ont-elles pas vieilli ? Tout simplement parce qu'avec un admirable bon sens et une foi très clairvoyante l'auteur avait su dégager, des expédients de fortune auxquels on crut il y a un demi-siècle, les principes solides, immuables, auxquels il faudrait bien revenir un jour. On y est revenu, en effet, après pas mal d'échecs, beaucoup de temps perdu ; mais on n'en est que mieux préparé à comprendre aujourd'hui les leçons de ce livre.

La principale, c'est qu'on sauve et perfectionne les hommes non pas individuellement, mais socialement. « Dieu a fait l'homme social : il a voulu que dans la société l'homme trouvât et réalisât sa perfection. Quiconque prétend travailler au perfectionnement individuel ne saurait le faire en dehors de la société ou en dehors des règles naturelles qui régissent la société. Tout essai de perfectionnement contraire aux lois éternelles des sociétés humaines n'est, en réalité, qu'une décadence... » C'est, on le voit, le retour à l'*institution* qu'il faut envisager, pour en faire un instrument de salut, du point de vue moral, non pas seulement comme un moyen de défendre des *droits*, mais surtout comme l'occasion de *devoirs* à remplir et de responsabilités à porter. Exactement ce qu'enseigne *Quadragesimo Anno* : la restauration des institutions doit être précédée de la restauration des mœurs, qu'elle concourra puissamment ensuite à parfaire. N'est-ce pas ce qui explique le succès de très bon aloi d'initiatives que l'auteur eût joyeusement applaudies, dans l'ordre législatif, professionnel, civique même et surtout éducatif, en premier lieu des *mouvements spécialisés ?* On ne s'étonnera pas que la J. O. C. ait fait à ces pages un accueil enthousiaste : elle le leur devait bien.

21. — Pour finir, signalons la publication en volume sous ce titre : *La misère et nous* [1], d'articles émouvants donnés à *Sept* par M. Daniel-Rops. Livre fort, livre juste, livre douloureux. Car il est vrai, trop vrai qu' « à parler misère on prend aisément aujourd'hui figure de bolchevik », et le chapitre où l'auteur donne la parole à Bossuet n'est pas le moins fort ni le moins actuel. Nous avions besoin de nous entendre rappeler que « la misère n'est pas un problème politique ». Et « la douleur de notre époque est que des valeurs authentiques et qui nous sont chères semblent avoir lié partie avec les pires injustices. » M. D.-R. le sait : certaines excuses sont de poids, et, par exemple, la prudence sociale met en garde la charité contre un zèle dont la ferveur inconsidérée compromettrait l'ordre et la paix publique. Mais la prudence elle-même, Pie XI l'a dit plus d'une fois, condamne la stagnation dans une résignation trop facile à la misère... des autres.

On demandait il n'y a pas longtemps des sujets de lectures à faire aux jeunes. Pourquoi n'emprunterait-on pas à ce livre des pages qu'il serait aisé de commenter avec la sagesse et la discrétion qui s'imposent ? Le cardinal Verdier a recommandé spécialement à cet usage « la méthode des chocs » pour briser la routine et forcer la réflexion (cf. *Ami* 1931, p. 230). Certainement des livres comme celui-ci ont une autre valeur éducative que des « histoires. »

[1] Collection *Problèmes d'éducation*, in-12 de 258 p., 12 f ; Desclée de Brouwer et Cie.
[2] 124 p. in-12, 5 f. ; chez l'auteur, à Ségur-le-Château (Corrèze).
[3] 150 p. in-12, 4 f. 50, Toulouse, Apostolat de la Prière.
[4] 95 p. in-12, 3 f.; Lille, René Giard.

QUESTIONS
de science ecclésiastique

CONSULTATIONS DIVERSES

Q. — Me permettez-vous de trouver peu conforme à l'enseignement de la théologie la réponse que vous avez donnée, p. 448, à cette question : « Peut-on dire une messe *privée* pour un défunt qui n'a pas droit aux prières publiques de l'Eglise ? »

Vous répondez négativement, en vous appuyant sur l'autorité d'un « moraliste considérable, le P. Prümmer. »

[1] 140 p. in-16, 9 f.; Paris, Grasset.

Votre dernier paragraphe met cependant une sourdine à l'affirmation précédente du P. Prümmer.

M. le chanoine Durieux (aujourd'hui Mgr Durieux, évêque de Viviers) dans son livre *L'Eucharistie* est autrement plus clair et moins sévère (cf. p. 42 et 43) :

« ...Aucune loi n'interdit de faire à ces malheureux (pécheurs publics, décédés sans aucun signe de repentir) l'application *privée* (et il explique en note ce qu'il faut entendre par application privée et par pécheur public) des fruits de la messe, même si leur faute est publique et manifeste. »

Et page 43 : « Pour les hérétiques, schismatiques, infidèles (et à plus forte raison pour les suicidés, à mon avis), *l'Eglise n'autorise que la célébration privée de la messe, sans solennité ni divulgation.* »

Cette doctrine, dit-il encore, p. 43, « est plus large, sur certains points, que celle des théologiens d'autrefois : elle découle de la règle générale énoncée ci-dessus, et d'ailleurs aucune défense particulière de l'Eglise ne condamne cette manière d'agir. »

Au 4° de la page 44 : « Il est permis de dire la messe, mais seulement de *façon privée* et en évitant tout scandale, à l'intention d'un excommunié, vivant ou mort, même s'il avait été l'objet d'une sentence publique, et quand même il n'aurait donné, avant de mourir, aucun signe de repentir. »

R. — Avant de critiquer nos réponses, il faudrait d'abord les comprendre. Nous n'avons jamais invoqué l'autorité du moraliste considérable qu'est le P. Prümmer dans la question de savoir pour qui le saint sacrifice de la messe peut être célébré. Nous l'avons fait intervenir pour décider du point de savoir si le pécheur public devait être d'une façon générale assimilé à l'hérétique, et nous avons dit, et nous répétons après lui, que l'hérétique entre dans la catégorie des pécheurs publics, et que ce qui concerne ces derniers peut être dit de l'hérétique.

Quant à la question de savoir pour qui la sainte messe peut être célébrée, nous soumettons à vos réflexions cette réponse du Saint-Office qui vaut, à notre avis, toutes les considérations des auteurs, à moins que le Saint-Office ait perdu toute autorité, ce dont nul n'a encore été informé.

A la date du 7 avril 1875 il lui a été posé les deux questions suivantes :

1. An liceat missam offerre pro illis qui in manifesta hæresi moriuntur, præsertim quando hujusmodi applicatio nota esset ?

2. An liceat etiam in casu, quo hujusmodi applicatio missæ tantum sacerdoti, et illi qui dat eleemosynam nota esset ?

Resp. : Ad 1 et 2. *Negative.*

Cette réponse est reproduite par Gasparri dans les *Codicis juris canonici fontes,* vol. IV, p. 357, n° 1041.

Quant à l'autorité de Mgr Durieux que vous alléguez, nous vous ferons remarquer que nous ne l'avons en aucune façon contredite. Il écrit d'après vous : « Pour les hérétiques, schismatiques, infidèles, l'Eglise n'autorise que la célébration privée de la messe sans solennité, ni divulgation. » Vous avez souligné *divulgation.* Que dit la seconde question posée au Saint Office, et sa réponse négative ? Et qu'avons-nous dit nous-même, pour nous mettre d'accord avec cette décision : « Pourquoi celui qui veut faire prier pour un pécheur public mort impénitent ne ferait-il pas célébrer des messes à une intention particulière stipulée seulement dans sa pensée ? »

Vous citez encore ces lignes de Mgr Durieux : « Il est permis de dire la messe, mais seulement de façon privée et en évitant tout scandale, à l'intention d'un excommunié, vivant ou mort, même s'il avait été l'objet d'une sentence publique, et quand même il n'aurait donné, avant de mourir, aucun signe de repentir. » Il y aurait peut-être tout de même lieu de tenir compte du can. 2262, § 2 : « *Non prohibentur tamen sacerdotes missam privatim ac remoto scandalo pro eo (excommunicato) applicare ; sed, si sit vitandus, pro ejus conversione tantum.* » Dans l'hypothèse du *vitandus,* on ne peut appliquer la messe que pour sa conversion, mais pas pour le repos de son âme.

Q. — 1° La publication des bans pour le mariage est-elle obligatoire :

a) Pour deux catéchumènes à qui on fait renouveler le consentement au mariage naturel avant de leur administrer le baptême ?

b) Pour un baptisé fiancé à une catéchumène ou *vice versa ?*

Voici les raisons de ces deux questions :

Le missionnaire ne passe que tous les six mois, ou moins encore. Il ne séjourne dans chaque poste de brousse bien souvent qu'un seul jour. — Les catéchumènes, aspirants au baptême, ne sauront s'ils peuvent se marier que lorsqu'ils auront subi un dernier examen et une dernière enquête sur leur conduite. Doit-on, s'ils remplissent les conditions, retarder leur baptême, sous prétexte qu'ils ne peuvent être mariés faute de publication de bans ; ou bien les baptiser sans les marier, en les exposant à vivre quand même ensemble en attendant le mariage ?

2° Pour deux baptisés :

a) Les publications de bans, qui doivent être faites *a proprio parocho,* peuvent-elles l'être par les catéchistes des chapelles de brousse, en l'absence du prêtre ?

b) Si elles ont été omises, — ce qui est fréquent, — le missionnaire peut-il, après une simple enquête, procéder néanmoins au mariage ?

R. — Ad I. Le can. 1099 ne soumet aux formes fixées par les canons qui le précèdent que les baptisés : « *Omnes in catholica ecclesia baptizati.* » Donc les catéchumènes ne sont pas tenus de les observer. Il n'y a pas à publier leurs bans avant qu'ils donnent leur consentement au mariage naturel.

Si le mariage intervient entre un baptisé et un non baptisé, il n'y a pas davantage à publier les bans, pourvu que la dispense de disparité de culte ait été obtenue. Le can. 1026 le dit expressément : « *Publicationes ne fiant pro matrimoniis quæ contrahuntur cum dispensatione ab impedimento disparitatis cultus...* »

Je pense qu'il vaut mieux ne faire conclure à vos catéchumènes que le « mariage naturel » et ne leur faire renouveler leur consentement dans les formes canoniques (pour autant que ce serait nécessaire : cf. Cappello, *De Matrim.*, p. 33) qu'après la collation du baptême.

Ad II. Le curé peut faire effectuer les publications de bans par un mandataire, fût-ce un sim-